

Chapitre II

OFFENSIVE DU NICARAGUA

A) DU 10 JANVIER 1978 A FIN SEPTEMBRE 1978

1) LA DANSE DU "TORO-VENADO" (LE TAUREAU CERVIDE)

"La Dimension mythique dans la tradition orale du Nicaragua" est une obscure thèse universitaire parue en février 1978, c'est-à-dire au dernier moment possible : depuis, rien sur ce pays n'a pu être publié sans allégeance explicite au principal parti récupérateur de l'offensive qui venait d'y commencer. La danse du "Toro-Venado" qui en est extraite, n'est pas toute l'ambiance du Nicaragua alors. Mais elle en est la quintessence. Tout ce que nos ennemis ne peuvent ou ne veulent dire sur les pauvres qui se sont révoltés au Nicaragua s'y réfléchit, allègrement : l'esprit, les moeurs débridées, la joie, la danse, la fête, la satire et encore l'esprit. L'esprit y est cette abstraction simple, cette mauvaise conscience qui hante toutes les enfances et qui est la substance de presque tous les rêves de presque tous les hommes.

"Cette danse a lieu au cours des fêtes de "san Gerónimo" de Masaya, qui commencent le 30 septembre et s'achèvent le 30 octobre. Le 30 septembre se déroule la première grande procession en l'honneur de ce Saint "très miraculeux". La danse du "Toro-Venado", comprend le 1er jour très peu de personnages. Ce sont surtout des hommes déguisés en femmes ou vêtus de haillons. Ils dansent au son de la flûte indienne et d'un petit tambour ("tucún"), joués par le même musicien. Tous les dimanches du mois d'octobre on fait une procession, que la danse du "Toro-Venado" accompagne. Dans cette danse les hommes sont déguisés de façon ridicule et extravagante. On

y trouve des hommes déguisés en femme enceinte, en “cegua”, en “chancha bruja” (truie sorcière), en Indien.... Il y a également la “carreta nagua” (la charrette sorcière), suivie d'autres charrettes.... Enfin toutes les images populaires sont représentées pendant ces jours de fête en l'honneur de “San Gerónimo”. Durant tout le mois, la nuit, ceux qui ont fait un vœu distribuent à boire et à manger aux dévots déguisés qui accompagnent le Saint. Ces fêtes quotidiennes sont appelées des “Toro-Venado”.

"Les fêtes se terminent le dernier dimanche du mois d'octobre avec la présentation d'un grand “Toro-Venado”. Par ce “carnaval”, le peuple démystifie les institutions sociales et veut ridiculiser leurs règles. Ce jour-là, il n'y a plus de tabous, tous les interdits sont levés, et on peut tout dire et tout faire. Un homme, déguisé en femme enceinte, peut danser, boire et être touché par des hommes... Deux hommes, représentant un couple peuvent s'embrasser dans la rue... Toujours des hommes, déguisés en prostituées, peuvent se monter nus. Des hommes déguisés en religieuses, boivent, dansent, et se laissent toucher par les hommes... Ceux déguisés en jeunes filles de “bonne famille” pensionnaires du couvent, se déchaînent. Ceux déguisés en curés, se défoulent également et laissent de côté les interdits. Tout le monde peut voir à la lumière du jour les esprits de la nuit : La “carreta nagua” dont tout le monde parle et que personne n'a jamais vue, est représentée telle qu'elle est conçue par l'imagination populaire, avec des hommes attachés par de grosses chaînes dans la charrette tirée par deux boeufs. On entend dire : “... Ce sont de pauvres gens qui marchaient dans la nuit et qui ont été faits prisonniers par les mauvais esprits et qui sont ainsi transportés en enfer...” Dans la charrette il y a des hommes déguisés en diables avec de très longues machettes, “qu'ils affilent, peut-être pour tuer les pauvres hommes”. On entend le bruit caractéristique de cette charrette avec ses chaînes et le bruit des instruments qu'utilisent les mauvais esprits lors de leur voyage nocturne. Il y a aussi une représentation de la caverne des mauvais esprits, telle que l'imagine le peuple. Nous voyons les “ceguas” se promener en plein jour. L'une d'elles marche enchaînée entre deux hommes déguisés en policiers... On représente aussi des scènes de la vie quotidienne : Des paysans qui travaillent dans leur champ... Des fonctionnaires du gouvernement en train de boire et manger... Des artisans, des balayeurs, des vendeurs, des marchands...

"Dans les différentes danses folkloriques, le peuple représente les événements les plus importants de son histoire : les Inditas, les

Mexicanos, les Noirs... Il y a un carrosse avec un panneau où on peut lire : “.. Il n'y a pas de couleuvres poilues, ni d'aigles sans houpette, les plus prétentieuses font l'amour avec Jésus-Christ...” Et dans le carrosse, il y a un homme déguisé en Jésus-Christ “super star” avec d'autres déguisés en femme et en curés, qui boivent et fument. C'est la représentation d'une orgie des autorités de l'Eglise catholique. En effet, il existe le mythe que les curés ont des relations sexuelles avec les vieilles filles de la ville. Ces vieilles filles, appelées “les filles de la Vierge Marie”, passent une bonne partie de leur journée à l'église et se chargent, entre autre, du nettoyage.

"La danse du “Toro-Venado” présente la particularité de se composer uniquement de gens pauvres qui choisissent leur déguisement. Les paysans et les artisans de Masaya veulent représenter leur société et dévoiler tous les mystères qui l'entourent, au cours d'une journée extraordinaire. Derrière les danseurs du “Toro-Venado” vient la statue de “San Gerónimo” de “el pueblo” (des gens par opposition à celle de l'église “qui est moins miraculeuse”), cette statue a les yeux dans la direction de la réalité sociale que représentent les danseurs du “Toro-Venado”."

1978 commence sur le rythme du Toro-Venado de 1977, opposé au jeune et puissant ouragan de l'esprit du monde dont les premières rafales balayaient alors l'Amérique centrale. L'offensive des gueux du Nicaragua n'est rien moins que le dépassement du Toro-Venado.

2) BREVES PRESENTATIONS

Le Nicaragua est une de ces petites républiques qui serait bananière si la banane y était plus rentable, et qui existe plutôt dans les romans d'espionnage et films d'aventure, que dans le monde. Situé entre l'Atlantique à l'est et le Pacifique à l'ouest, au nord du Costa Rica et au sud du Honduras, ce pays, archétype et caricature de pays d'Amérique centrale, passerait pour imaginaire, s'il n'était pas traversé sur sa côte ouest par la route interaméricaine. C'est donc sur cette côte

ouest que se situent toutes les villes, Managua, la capitale (400 000 habitants) tapie derrière un lac qui porte son nom, Chinandega, León, Masaya, Granada, où l'on compte à peine 50 000 habitants. Sur la côte est, quelques tribus indiennes végètent au fond des marécages, en parfaite indifférence réciproque avec le XXe siècle hispano-américain.

Depuis 1933, ce pays est tenu comme un ranch. Depuis 1933, le chef de la famille Somoza en est dictateur, de père en fils. Anastasio "Tachito", l'actuel père, exproprie à tour de bras, surtout depuis le tremblement de terre de 1972 à Managua, qu'il a appelé, non sans cynisme, "la révolution des possibilités", en s'adjugeant le monopole de la reconstruction et de ses bénéfices ; José, l'actuel fils, est en train de faire ses classes en tant que commandant d'un corps spécial de la Garde Nationale. Cette Garde Nationale est un peu le saint esprit du régime : intentionnellement corrompue à tous les degrés de la hiérarchie, sous le commandement direct du père, qui la favorise et la caresse comme une mère, avec la présence et la bonne parole du fils, qui y trouve ses apôtres. En dessous du clan Somoza subsistent quelques "grandes familles", qui se partagent les restes de l'exploitation, essentiellement agricole, du Nicaragua. Encore plus bas, croupit le bétail.

Mais dans de telles organisations construites sur la loi du revolver, le plus fort est toujours le fournisseur de revolvers : si les Etats-Unis ont fait quitter le Nicaragua à leurs marines en 1933, ce n'est qu'après en avoir sous-traité le contrôle policier à une troupe indigène, la Garde Nationale. Et quand le fournisseur exclusif de revolvers est en même temps le banquier exclusif, le rapport des contractants devient usuraire : subventions publiques et exonérations fiscales pour la plupart des 73 entreprises nicaraguayennes à participation, souvent majoritaire, d'entreprises des Etats-Unis. L'image d'Epinal des USA soutenant de brutales petites dictatures afin d'en sucer le jus, s'applique parfaitement au Nicaragua. Déjà le père de l'actuel petit gangster Somoza, en 1933, a compris qu'il lui fallait un grand parrain, même gourmand, pour lui assurer ses arrières, comme l'exprimait si bien Franklin Roosevelt : "Somoza est un fils de pute, mais c'est notre fils de pute."

Bien sûr, les Etats-Unis, dont la conscience a toujours voulu aller en paix, bien avant Carter, obligent leur fils de pute à entretenir un simulacre de vie politique. Le conservateur PCN sert de réplique au parti officiel de Somoza, coquettement affublé de la valorisante

étiquette "libéral", le PLN, utilisés tous deux en cas d'élections, Congrès et autres facéties politiciennes. Les grandes familles, à la fois complices actives de cette dualité fantomatique et victimes gémissantes de la concurrence déloyale du clan Somoza, se regroupent en outre dans une semi-clandestinité de bon aloi, jouissant de la sympathie universelle des rares spécialistes internationaux au courant de ces nuances ; en 1974, 27 notables abandonnent leurs cryptes chrétiennes-sociales-libérales-populaires-nationales-conservatrices-constitutionnalistes-syndicalistes pour fonder une UDEL, Union Démocratique de Libération Nationale, dont l'éclatante nouveauté saute aux yeux. 12 jours plus tard, pour n'être point en reste, le traditionnel groupe de guerilleros, terré dans les traditionnelles montagnes du nord, le Front Sandiniste de Libération Nationale, se manifeste à son tour par une petite prise d'otages. Ce FSLN, aussi folklorique que tous les autres groupements de valets de cette petite république despotique, sert d'épouvantail et de paratonnerre aux brutalités du despote : lorsque des ouvriers agricoles se révoltent dans une hacienda, c'est le FSLN qui en est accusé ; et lorsque Somoza, ou un officier de sa Garde Nationale, confisque une nouvelle propriété, il légitime cette spoliation en décrétant que les expropriés soutenaient le FSLN.

Loin de cette routine bien réglée, les anonymes danseurs du Toro-Venado, travailleurs saisonniers, ouvriers, riens, indiens, nègres, métis, tous analphabètes, viennent s'agglutiner dans les nouveaux "barrios", les bidonvilles aux périphéries des villes. Là ils opposent l'esprit des transistors, des dollars américains et de l'hostilité omniprésente de cet Etat encore archaïque, à ses ancêtres dans l'aliénation, les aguizotes. "“... Les "aguizotes" sont des "choses" qui ne sont pas bien précises. Ce sont des "choses" qui passent devant une personne la nuit : une ombre, une voix qui appelle, un frisson, des lamentations, une silhouette... Un informateur nous dit que ce sont généralement les personnes peureuses qui voient les "aguizotes". Car elles sont très sensibles à ces choses-là. Les "aguizotes" errent dans la nuit et poursuivent les humains. Les personnes poursuivies sont appelées "aguizotistes". Lorsqu'on marche sur un chemin et que l'on sent, voit ou entend quelque chose d'étrange, il faut alors faire une croix avec ses doigts, prier et, en même temps mettre ses vêtements à l'envers. Ainsi les choses étranges disparaissent...”” Face au vice-roi de la marchandise au Nicaragua, "el perro mayor" Somoza, et à ses chiens ("perros") de la Garde Nationale, les nouveaux aguizotistes des villes, ayant épuisé leurs prières, se préparent à mettre leurs haillons à

l'envers. Plus vite qu'en Iran, les pauvres ont quitté la terre, et plus que sur toute la terre, ils y procréent sans bornes.

Cette latino-caricature était un mirage dans la toile d'araignée du temps. Le Nicaragua n'a jamais eu de réalité. Il va maintenant en avoir une. Le Nicaragua va donner de la réalité au monde.

3) L'ETINCELLE (DU 10 JANVIER AU 22 JANVIER 1978)

Le 10 janvier 1978, Pedro Joaquín Chamorro est assassiné en pleine rue. Cet oligarque, valet de rechange de Somoza, d'opposition parce que modéré et modéré parce que d'opposition, est à la fois membre du PCN, opposition légale, leader de l'UDEL, opposition semi-légale et surtout, directeur de La Prensa, journal de toutes les oppositions, qui proteste en termes très prudents contre la dictature. Chamorro était la digue du régime, il passait pour impossible de s'opposer plus fort que lui. A la nouvelle du meurtre, ne doutant pas que Somoza en soit responsable, la digue est rompue, un flot de Managuayens envahit les rues. Cette manifestation devient émeute dans la nuit du 10 au 11, émeute qui continue le 11 toute la journée : les insurgés incendient les centres commerciaux, s'en prennent aux usines et attaquent même les banques, dont une de plasma sanguin, sorte de Dracula des temps modernes sur laquelle La Prensa venait de publier une série d'articles dénonciateurs. L'opposition est tellement surprise et effrayée par tant de violence soudaine, que, remède infailible, elle appelle à une grève de 24 heures pour le 12, jour de l'enterrement de sa tête. Le cortège rassemble 120 000 personnes et dégénère en affrontement avec la Garde Nationale : 2 morts. Somoza, non moins consterné par l'ampleur de ces manifestations, dès le 12, jette du lest : il fait arrêter quelques uns de ses acolytes comme suspects de l'assassinat de Chamorro, dont le directeur exécutif du trafic de globules, qui fait un coupable très propice.

Là, les nouvelles s'arrêtent. Le Nicaragua n'est toujours pas dans l'information mondiale. A la rigueur un tremblement de terre, comme

celui qui détruisit tout Managua en 1972, ou la levée de l'Etat de Siège, le 19 septembre 1977, comme effet de la "politique des Droits de l'Homme", le créneau électoral qui a amené Carter à la présidence des Etats-Unis, voilà de la copie honnête, même si seuls les nicaraguologues s'en souviennent encore. Mais une émeute, sans chefs, sans buts, aux raisons vite dites, est aussi embarrassante à détailler que commode à abréger. C'est pourquoi dès le 13, aussitôt que Somoza a livré ses boucs émissaires, l'information entérine et cesse. Tout porte à croire que c'est bien la seule chose qui ait cessé. Car si l'opposition lance un ordre de grève générale, illimitée cette fois, pour le 23 janvier, ce ne peut être dans l'état de faiblesse dans lequel la mort de Chamorro l'a révélée, et face à la force qu'ont fait sentir les insurgés depuis le même moment, que pour contenir ce mouvement qui s'amplifie.

4) LA GREVE GENERALE (DU 23 JANVIER A DEBUT FEVRIER 1978)

Cette fois-ci, la grève générale déborde Managua : les noms inconnus de Rivas, Masaya, León, Chinandega, Esteli et Matagalpa entrent dans l'histoire. Usines, bureaux, commerces, tout le secteur privé s'arrête dès le 26 ; après cinq longues journées, le 31, le secteur public est paralysé à son tour, tout au moins à Managua. Les grèves se transforment en combats dans les usines, les manifestations en combats dans les rues. Des bribes d'information signalent, pêle-mêle, l'envoi de renforts à León fin janvier, 6 morts entre grévistes et Garde Nationale le 1er février, une mise au pas isolée, le 2 février, celle d'ESSO, unique raffinerie du pays. Partout des marchandises brûlent : à la ville, les automobiles en feu font d'excellentes barricades et les entrepôts où reposent les nouvelles récoltes, de très jolis feux d'artifice ; à la campagne, des champs de canne à sucre se transforment en caramel.

Dès le 28, Somoza a décrété l'Etat d'Urgence. Les radios locales, seul canal d'information des grévistes (je n'ai pas connaissance que la presse internationale y ait puisé), malgré la censure, continuent

d'émettre à partir des églises. Somoza, voulant faire preuve de sang-froid et de doigté, maintient des élections municipales en province le 5 février. Le calme de ce dimanche ressemble plutôt à une veillée d'armes qu'au terme d'une campagne électorale. L'électorat, par 80 % d'abstentions, désavoue la diversion. L'UDEL, profitant de cette journée de trêve inespérée, appelle à reprendre le travail dès le lendemain 6, avouant modestement être débordée. Ces chefs de réserve du Nicaragua, dont le grief est que la part du gâteau de Somoza est trop grande par rapport à la leur, ne déplorent pas moins que lui une grève qui depuis deux semaines déjà les ruine aussi. De plus, si l'insurrection triomphe, ils risquent d'être pendus, et si c'est Somoza, d'être fusillés. Le 23 janvier, en réclamant la "lumière" sur l'assassinat de Chamorro, le 25, en allant jusqu'à réclamer, ô bien fermement, la démission de Somoza, ils se faisaient l'écho plaintif de la rue ; une journée de calme précaire leur suffit maintenant pour se faire l'écho plaintif du dictateur. C'est qu'au-delà de ce despote, l'Etat, dont ils sont comme lui les serviles défenseurs, se trouve menacé.

Seules les centrales ouvrières qui font partie de l'UDEL, plus soumises à leur base, rechignent à la reprise du travail, qui pourtant s'étale sur la semaine, dans la frustration et le courroux qu'on devine. Quelques affrontements isolés et quelques attentats contre des bâtiments publics ponctuent comme des rots cette fiesta de la colère. Ces manifestations d'arrière-garde non signées sont toutes attribuées à l'authentique arrière-garde isolée du Nicaragua (qui, dérision, s'appelle elle-même avant-garde), le FSLN. Ces indémodables guerilleros sont les derniers à être entrés en mouvement, plus d'une semaine après le début de la grève ; et ils l'ont fait tellement hors de contexte et tellement loin des lieux où l'insurrection avait lieu, que les deux ou trois petits coups de main de commandos sur des casernes (Rio Blanco 31 janvier ; Rivas et Granada 2 février) à laquelle se résume leur action, furent des dissonances, des diversions inopportunes, plus favorables à l'ennemi qu'aux gueux. Donc attribuer nos rots tardifs à cette seule arrière-garde contribue à séparer ces hoquets d'un mouvement qui visiblement hoquette encore, et à faire du FSLN, dont les actions et les déplacements, pour les grévistes, n'étaient observables qu'à la jumelle, le groupe qui se sera battu le dernier, sous-entendu jusqu'au bout, et qui, dernier à s'être fait entendre, restera dans les mémoires.

5) INSURRECTION DU QUARTIER MONIMBO DE MASAYA (DU 20 AU 28 FEVRIER 1978)

Tout ce qui est vieux et vénérable, à commencer par San Gerónimo, saint patron de Masaya, a été bien surpris : la fête revient dès février, bien avant son terme ! Un cortège, mais pas de Toro-Venado ! San Gerónimo, qui somnolait dans son hibernation, a été réveillé par le canon ! Et jamais encore, il n'a été aussi près de la poussière.

Monimbó est le quartier indien du sud de Masaya où survit le quart ou le tiers (qui sait ?) des habitants de la ville. Comme dans tout le Nicaragua, à Monimbó, les pauvres tournent l'Etat de Siège en se réunissant dans les églises. Le 20 février, prenant pour prétexte une messe pour Chamorro, ils rejouent la tragédie consécutive à sa mort, en reprenant la rue pour théâtre. La Garde Nationale donne une plus vive réplique encore que lors de la grève-répétition générale. La presse nationale et internationale fait le souffleur qui s'évanouit et l'éclairage en panne ; absente car surprise par la promptitude de l'événement, notre grosse bourgeoise de l'UDEL ; absent de son propre aveu, car surpris par la promptitude de l'événement, notre petit scout sandiniste (qui pourtant monopolisera a posteriori toute l'information sur Monimbó, ce qui a soumis aux falsifications de ses idéologues tout ce qui s'y est produit).

Le 20, l'échauffourée y a été vive ; le 21, la Garde Nationale bombarde par avion la foule qui se rend au cimetière. Un jeune garçon d'un autre barrio de Masaya est tué. Son enterrement le 25, se termine par la prise de Monimbó, hérissé de barricades, illuminé d'incendies. La Garde Nationale se retire dans son quartier général, sur la principale place de Masaya. Humberto Ortega, canaille sandiniste, décrit les premières bombes de contact improvisées par les Monimboseros : "we improvised bombs from black aluminium, sulphur, chemicals, string... bombs with just rolled-up newspapers and patrol, nail bombs, bombs filled with pebbles." Devant un tel arsenal d'imagination et d'ardeur, l'ennemi se réorganise. Somoza fils, El Chigüín, accourt avec l'EEBI, ce corps spécial qu'il commande, démet le commandant de la place et donne l'assaut avec des hélicoptères et des tanks. Ce n'est que le 28 et en ruines, que Monimbó, après une résistance exemplaire, est réduit par une détermination également exemplaire : 200 morts.

Le même 28, le mauvais exemple a gagné le barrio indien de León, Subtiava. Les Subtiavas attaquent la Garde Nationale, incendient la maison d'un officier, se barricadent derrière des bus en feu et défilent massivement dans les rues, au rythme menaçant des flûtes et des percussions indiennes. L'UDEL, aussi inquiète que San Gerónimo, manifeste sa sueur en appelant à 24 heures de grève le lendemain. Les valets libéraux appellent à protester là où il faut combattre. Ainsi ils permettent, soutiennent même, l'écrasement des insurgés, les tiennent isolés ; en encadrant ceux de Managua, ils privent de secours ceux de Masaya ; en limitant la grève à 24 heures, ils déplorent une insurrection, ce qui signifie qu'elle est terminée ; en protestant, enfin, ils prétendent hypocritement soutenir ceux, si turbulents, qu'ils sont bien soulagés de voir ainsi éliminés. Mais le souffle si vif de Monimbó déchire par endroits cette fausseté : à León, à Jinotepe, à Masaya même, des affrontements ont lieu jusqu'au 3 mars, où mouchards et indicateurs de la Garde Nationale expient leur bassesse.

Si la mort de Chamorro avait été la fissure du barrage, la révolte de Monimbó est la chute du barrage. Après Monimbó, personne ne parle plus le même langage, ni au Nicaragua, ni à propos du Nicaragua. Du respect s'est glissé dans l'inquiétude. Monimbó a toujours hanté les absents : les maquereaux de l'information, somozistes, chamorristes, sandinistes, n'en ont parlé qu'aussi peu qu'ils y étaient. Mais toujours ils ont regretté ce générique : leur ignorance de ce début mémorable a fait pour toujours leur mauvaise conscience, leur ignorance du tout.

Pour la première fois, l'EEBI s'est battue, à Monimbó. Seuls se battent ainsi des irréconciliables. Autant d'armement, mais surtout autant de haine et de détermination a révélé soudain la profondeur de la perspective des insurgés, enthousiastes, spontanés, puis jusqu'au-boutistes, enfin enragés, sans ordre, sans armes si ce n'est celles de la fortune, ces bombes de contact qu'ils viennent d'inventer, et un très grand courage. Pour la première fois, ils tiennent une ville plusieurs jours, s'organisent par barrios, c'est-à-dire seuls mais ensemble, dans l'anonymat de l'absence de hiérarchie, sur le champ de bataille, et en fonction de lui. Monimbó, en une semaine de révolte, dessine en relief le paysage du Nicaragua pour vingt mois.

Mais la nouveauté essentielle de Monimbó, qui a fait toutes les autres, est une nouveauté pour le monde : pour la première fois, les

insurgés, les gueux qui ont attaqué, sont des enfants. Les adultes de Monimbó, qui ne les ont que soutenus, les appellent "muchachos", enfants. La distinction Muchacho n'avait pas encore subi, alors, les outrages et les humiliations de l'idéologie, dans le cloaque de laquelle elle a tant changé. Qu'elle soit restée, qu'elle fleurisse même les mensonges des ennemis de ces muchachos, est la terrible trace de cette semaine de Monimbó, qui a révélé plus de nouveauté que le Nicaragua en deux siècles.

Fin du premier round ! Les trois semaines qui suivent sont plongées dans le silence. Le souffleur n'est pas revenu de son évanouissement. Il faut dire que Somoza n'est pas revenu de son Etat de Siège, et que le Nicaragua, en entrant dans l'histoire, n'est pas encore entré dans le spectacle de l'histoire, ni dans les coulisses des salles de rédaction. Mais même ce silence, même s'il correspondait à une accalmie, bien extraordinaire (depuis deux mois, l'ordinaire des Nicaraguayens n'est plus fait de maïs, de haricots et de riz), ne durera pas : l'insurrection de Masaya fait l'effet d'une éjaculation précoce qui a davantage excité qu'apaisé le désir.

6) DE MARS A AOUT 1978

Soudain, des esclaves qui n'osaient pas lever le regard, partis du prétexte stupide de l'assassinat d'une crapule, se sont érigés en hommes libres, fermes, décidés. Au règne de l'apathie séculaire, à la terreur des décennies passées, succède, d'un coup, dignité, audace, certitude de soi. "Ils en sont là : ils commencent eux-mêmes à compter vos armées pour rien, et le malheur est que leur force consiste dans leur imagination ; et l'on peut dire avec vérité qu'à la différence de toutes les autres sortes de puissance, ils peuvent, quand ils sont arrivés à un certain point, tout ce qu'ils croient pouvoir." Cela s'était propagé à travers tout le Nicaragua, sans qu'il soit possible de savoir comment ; et ce bétail humain, qui s'était si miraculeusement mis à se parler, ne dialogua jamais avec tous ceux qui avaient toujours parlé en son nom : les professionnels de la parole ne peuvent trouver

d'interlocuteurs que formés aux idiomes et tournures de leur propre jargon, puisqu'ils sont eux-mêmes incapables d'apprendre la langue haute, droite et allant spontanément à l'excès de ce troupeau hostile ; ce troupeau, par contre, qui avait cessé de l'être, bouleversa toutes les organisations ennemies, les obligeant à se recomposer selon ses coups de boutoir impétueux, comme les mosaïques d'un kaléidoscope qu'agite un enfant turbulent.

Certainement, la marchandise moderne, qui est plus dans l'air que dans les étagères, qui est dans les têtes avant d'être dans les mains, a enchaîné, comme une longue colonne vertébrale les faméliques barrios de l'est de Managua, leur donnant cette espèce de moiteur, d'angoisse, que flaire la pauvreté sans bornes à la proximité imminente de la richesse sans bornes. Peut-être même les historiographes économistes officiels n'ont-ils pas si tort quand ils prennent pour point de départ du Nicaragua le tremblement de terre de 1972, cette crevasse entre un passé ralenti et un présent accéléré : d'un côté, tentant de combler ce gouffre, tous les valets en sont restés au grand-père de Somoza, à Sandino, à la tradition de La Prensa ; de l'autre, explorant pieds nus les nouveaux terrains vagues et décombres du temps, ces enfants qu'au séisme on cessait d'allaiter, et qui commencent à voler.

Ce qui vient de se perdre entre la grève générale des pyromanes et le Monimbó des muchachos, c'est l'autorité. A Monimbó, ni chefs, ni ordres n'ont permis ni empêché les plus jeunes émeutiers du monde d'attaquer une des plus vieilles dictatures du monde. Monimbó devient un stimulant : personne ne veut passer pour moins courageux que ces indiens, ces enfants, leurs mères, les derniers des hommes. Cela est rare, mais pas unique : c'est davantage la détermination et la grandeur des insurgés que la brutalité et la mesquinerie de la répression qui ont impressionné les esprits. A partir de rien, sans signe avant-coureur, sans transition, cette idée si extrême qu'il vaut mieux mourir que subir s'est propagée parmi tous les gueux de ce petit Etat, comme une évidence. Telle est la fragilité de l'autorité, telle est l'humeur des enfants.

Il n'est pas sûr, puisque ce sont les sandinistes qui l'ont rapporté, que le premier CDC, Comité de Défense Civile, se soit formé à Monimbó. Mais c'est probable. Dans un endroit si reculé, où ne vivent que les hommes les plus méprisés, les indiens, les encadreurs de pauvres ne sont pas là quand les pauvres bougent. Et lorsqu'ils s'y battent huit jours, il est inévitable qu'ils y constituent une organisation

autonome et éphémère. Ses deux priorités sont l'organisation du combat et l'organisation du débat (les récupérateurs de gauche, plus tard, appelèrent cela "entraînement militaire" et "travail politique", cf. George Black, *Triumph of the People - The Sandinista Revolution* ; on voit bien à travers les concepts policiers "travail" "politique" "entraînement" "militaire", combien ils ont cherché à dévitaliser ces organisations, combien ils les ont appréhendées en étrangers, en léninistes face à des soviets). La même source peu sûre sous-entend que les degauches, entre mars et août, ont créé des centaines de CDC en prévision. Cela est moins probable. D'abord, la lucidité des degauches n'aurait jamais permis une telle prévision ; ensuite, ces organismes de banlieue, si difficiles à cerner, même à noyauter, se forment plutôt face à l'assaut de la Garde Nationale, devant le tonnerre des événements, comme un éclair de la nécessité.

Dès mars, les enfants de Monimbó et de Subtiava ont fait des petits. Sans unité autre que cet esprit qu'ils se sont insufflés, sans coordination si ce n'est ce que leurs radios leur apprennent des uns et des autres, les gueux du Nicaragua élèvent le ton, chacun dans son coin d'ombre, qui devient lumière. Si le black-out de l'information a encore pu nous taire les messes qui n'ont pas manqué de saluer, le 10 mars, le deuxième mois de la mort de Chamorro, le 28 de ce mois débute une grève de mères de détenus ; en avril, les collégiens occupent les écoles, des grévistes de la faim les églises ; le 8 de ce mois à Jinotepe, le 9 à Diriamba (1 mort), la Garde Nationale tire sur des manifestations ; le 10 avril, elles redoublent à la sortie des messes, toujours pour Chamorro ; les 14 et 15, partisans et opposants du régime se tirent dessus à San Marcos (1 mort) ; le 28, Somoza cède face à la grève des collégiens ; en mai, fais ce qu'il te plaît et commence par braver l'interdiction de manifester le 1er ; le 12, quelqu'un regrette l'évanescence du premier prétexte de l'agitation, assassine le cousin de Chamorro, mais il y a déjà trop de morts et trop de prétextes à agitation pour que le remake ait le succès du modèle ; les 12 et 13 mai, on demande justice dans la rue, à Managua, Diriamba, Jinotepe, San Marcos, de ce pastiche kennedyen déplacé ; le 18, nouvelle grève générale dans les collèges ; le 24 mai, le gouvernement fait fermer 5 radios à Managua, émeute à Estelí, le lendemain on y pille usines et magasins. Fin juin, 30 000 collégiens et étudiants sont à nouveau en grève, imités pour leurs propres raisons par 11 000 travailleurs hospitaliers et municipaux ; du 6 au 11 juillet, de violents et sporadiques combats soulèvent Jinotepe (20 morts) ; au même moment, la Garde Nationale ouvre le feu sur des étudiants

(vraisemblablement collégiens) à San Marcos (8 morts) ; le mouvement revient à Masaya, où la Guardia ne fait pas de prisonniers (18 morts).

Citons enfin 400 paysans de Tonalá (département de Chinandega) qui occupent leur terre ravagée par les moustiques et les fongicides de la plantation bananière de la Standart Fruit Company : "... they poison us... women, children, old people. Either God will save Tonalá, or we'll save it ourselves. Tonalá will be Nicaragua's second Monimbo."

7) LES VALETS TACHENT DE SUIVRE

Depuis que la digue Chamorro s'est effondrée, le raz de marée n'a cessé de gagner en violence et en ampleur, obligeant les trois partis valets à réorganiser leurs positions, respectives et communes : le parti Somoza reçoit seul toute la puissance d'un flot qu'il tente de faire reculer ; le parti libéral, buvant la tasse au sommet de la vague, tente de la dompter en lui creusant un lit, en la canalisant ; le parti guerillero, enfin, surpris par la vitesse soudaine et la puissance de ce mouvement lui court après, espérant comme la queue de la comète en être la partie visible, l'éclipser.

Somoza a fort donné de la gueule et du fouet pour ramener dans l'enclos son troupeau de bovins rétifs. Mais le Nicaragua a cessé d'être une hacienda, et ses gueux d'être des boeufs. L'impérieuse détermination du dictateur, au lieu d'anéantir l'ennemi, est passée à l'ennemi. Son parti, qui n'est qu'un joug de tête pour labourer la paix, révèle sa rouille à la guerre : acculés à vaincre, car même le plus doux des gouvernements de rechange serait contraint de les pendre, ses partisans, qui sont plutôt ses vaqueros, habitués à l'impunité, déshabitués de se battre, sont acculés à cette même brutalité qui aujourd'hui excite leurs ennemis plus qu'elle ne les dompte. Et les lieutenants de Somoza sont tous des héritiers en puissance, aptes à jouer son rôle, sans cristalliser autant de haine. Le PLN même, cette

basse-cour, investit officiellement un candidat président concurrent de Somoza. Somoza menace de la guerre civile, et le 11 août licencie 30 des 35 principaux commandants de l'armée. Par cette mesure il espère à la fois désarmer les poignards dans son dos, émousser les baïonnettes de la rue, et arrêter l'épée de Damoclès américaine au dessus de sa tête, en flattant la récente politique moraliste de son fournisseur par le sacrifice de quelques voyous à sa solde.

Aucun de ces espoirs ne sera satisfait, et il sera obligé de surveiller son propre parti jusqu'au bout. Mais dans la rue, ce n'est pas la tête de ses généraux mais la sienne qu'on demande, et l'administration Carter, lentement gagnée par l'inquiétude (et cette destitution massive lui paraît plus un signe de nervosité que d'assurance), lui préfère déjà n'importe quel successeur, même si ce n'est pas encore à n'importe quel prix. Peu habitué à quelque politicienne souple, Somoza annonce une réforme de la constitution qui permettrait à tous les partis "républicains et démocratiques" de s'inscrire aux présidentielles de 1981, réforme à laquelle personne ne croit et dont tout le monde rit : la loi est dans la rue, pas dans la politique ; et que Somoza quitte la rue pour proposer des lois au moment où les gueux quittent la loi pour se battre dans la rue, n'est qu'un aveu de sa faiblesse dans la rue.

Le parti libéral dont il est ici question n'est pas, bien sûr, le seul parti politique qui porte ce nom, le PLN de Somoza. Le parti libéral est le même au Nicaragua qu'en Iran, amalgame de notables, petit par le nombre et l'ambition, grand par le conformisme et la bassesse qui lui garantit la sympathie exclusive des Etats dits démocratiques occidentaux et une publicité sans bornes de la part de la presse de ces pays. En règle générale, au Nicaragua, les partis de valets se peuvent distinguer entre eux et des gueux par l'uniforme : le parti somoziste le porte chamarré, celui des sandinistes est le treillis et le parti libéral est le parti costume-cravate. Ce parti libéral ressemble à une fourmilière sur laquelle on a marché par mégarde. Alliances, contre-alliances, regroupements, réorganisations, déclarations, c'est tous les jours que cette opposition s'agite pour dissimuler que c'est elle qu'on agite, se replace selon les progrès inattendus des gueux qu'elle a la risible prétention de dominer, en fait, ajuste plutôt mal son arrivisme dévorant à chaque bouleversement qui la surprend. Et en effet, quoique entre deux feux et mis en valeur uniquement par cet éclairage, ses chefs commencent à croire que Somoza ne se maintiendra pas ; et comme ils n'imaginent pas la fin de l'Etat, et ne voient personne à part

eux qui soit qualifié pour gérer, ils manoeuvrent à la chute du dictateur, de préférence là où il n'y a pas de risques, en exil aux Etats-Unis ou en Amérique du Sud. Sur le terrain, la peur gouverne ces médiocres : dès qu'ils sont débordés par les gueux, ils reviennent sous les jupons de Somoza ; et dès que Somoza rugit, ils courent avec leurs sabres de bois se mettre dignement devant l'insurrection. En effet, pour réussir une "transition" il leur faudrait abattre les deux extrêmes, le tout et le rien, l'un au moyen de l'autre et en même temps. Malheureusement, pour réussir une opération aussi délicate il faut au moins du génie, une des rares choses que ne tolère pas ce parti qui tolère tout et rien, ce parti gris. Le premier à se placer pour la succession de Chamorro est Alfonso Robelo en fondant un parti politique le 1er mars, le MDN (Mouvement Démocratique Nicaraguayen) ; le 28 juin, un groupe de 12 "personnalités", exilées comme Robelo, qui avaient signé dans La Prensa un manifeste pour l'alliance de tous les valets opposés à Somoza, y compris, par conséquent, le FSLN, ce qui avait constitué son acte de naissance, annonce son retour à Managua le 5 juillet ; le 5 juillet, 30 000 manifestants, de l'aéroport à la ville, applaudissent "Los Doce" : on applaudit alors tout ce qui défie l'autorité ; le même mois est formé le FAO, Front Ample d'Opposition, qui regroupe l'UDEL, le MDN, le Groupe des Douze et les syndicats ; d'autres alors, plus à gauche, créent un MPU, Mouvement du Peuple Uni, à partir de 22 groupuscules, dont la moitié sont étudiants ou organisations de jeunesse. Contrainte de se déclarer face aux troubles grandissants à Jinotepe, San Marcos et Masaya, le FAO se réfugie dans le recours qui a fait ses preuves d'une grève générale de 24 heures pour le 19 juillet ; enfin, en août, la nervosité gagne le parti libéral qui commence à négocier avec Somoza, après que Carter en ait applaudi publiquement les promesses de réforme : car si Somoza l'emporte, malheur à ceux qui avaient misé contre lui. Mais la rue reste sourde aux atermoiements, comme aux menaces. Et le FAO est donc obligé d'annoncer le 21 août, qu'elle prépare une nouvelle grève générale, illimitée cette fois, sans fixer encore la date d'un expédient aussi dangereux ; il préfère s'en servir comme menace pour soutenir le miracle auquel travaille justement l'Archevêque de Managua, Obando y Bravo : convaincre Somoza de partir à la retraite.

Les guerilleros sandinistes avaient été écrasés et pratiquement détruits en 1977. Les ruines de leur organisation lénino-guévariste s'étaient même divisées en trois miettes, comme le Dieu chrétien : la tendance prolétarienne, accusée par les deux autres d'usurper le nom

de sandiniste, végétait parmi les groupuscules universitaires de Managua ; la tendance Guerre Populaire Prolongée (tout un programme) se terrait dans les montagnes du nord ; la tendance insurrectionnelle, plus connue sous le nom de terceriste, tentait, putschiste même dans l'adversité, de s'emparer d'une fantomatique direction nationale des trois tendances, depuis son exil costaricain. (Plus tard, la mythologie sandiniste fondera la "Révolution", non pas dans l'insurrection de janvier, ou dans celle de Monimbó, peccadilles, mais dans une risible attaque que trois commandos terceristes hasardèrent en octobre 1977 contre trois petites casernes de province. Ce coup fut alors violemment critiqué comme "golpiste" par les deux autres tendances, et passa naturellement inaperçu pour le reste du monde. Mais lors de la réécriture sandiniste de l'histoire, cela devint ce qu'en dit un Ortega : sans octobre, il n'y aurait pas pu y avoir janvier, ni août, ni septembre. Et tant qu'on y est, le temps entier eut été aboli.) Complètement pris au dépourvu en janvier, puis en février, incapables de participer à quelque spontanéité que ce soit, tous ces militants n'attendaient que de commander à un mouvement qui se prosternerait servilement devant une avant-garde aussi lumineuse. C'est pourquoi, gardant leurs précieuses personnes de toute action de rue, ils ne s'en réservèrent qu'une : la signature. Ainsi en janvier et en février ; ainsi après le déclenchement des émeutes d'Esteli en mai, le FSLN attaque des petites garnisons, ailleurs dans le pays : les émeutiers d'Esteli sont oubliés dans la publicité accordée aux coups du FSLN, et l'écrasement de la perspective dans l'information dominante fait même paraître les émeutes d'Esteli procéder du FSLN ; même manoeuvre après les journées de juillet à Jinotepe, San Marcos et Masaya : en attaquant des casernes *au loin*, le FSLN est le dernier sur le terrain d'une presse qui préfère amalgamer à un groupuscule ce qui revient à des gens sans chefs ; enfin, après la grève de 24 heures du FAO, le 19 juillet, le FSLN, le 20, tire deux roquettes sur le QG de la Garde Nationale à Managua, dont le vacarme absorbe et couvre l'écho menaçant de la veille, que le FAO n'avait pas réussi à étouffer. Les pseudo-experts de marketing politique du monde entier peuvent prendre des leçons dès le début de la carrière de ce petit groupuscule qui n'a pas encore mille membres. Toute son action est de s'ériger en vedette des combats des autres, de vendre son nom, d'imposer son sigle, d'attirer le regard, d'usurper l'autorité qui chez ses concurrents s'effondre. En même temps que ce ramassis infâme de cheffillons professionnels et de mercenaires à l'idéologie sous-développée, qui ont toujours eu la pudeur de taire qui depuis des années les nourrit, les vêtit et les arme, et je peux garantir que ce ne sont pas les paysans du

Nicaragua, parvient, grâce à la misère des informateurs, à se créer une image de Robins des Bois sympathiques et insaisissables, ils fricotent dans le parti libéral par l'intermédiaire du Groupe des Douze, et actionnaires également du MPU, prétendront avoir fondé puis diriger les organisations autonomes que se donneront les barrios.

8) PRISE D'OTAGE DE L'ATTENTION (22 AOÛT 1978)

Le 22 août 1978, en plein jour, 25 guerilleros sandinistes déguisés en gardes nationaux pénètrent dans le Palais National de Managua et font d'un coup mille otages. Ils en retiennent 70, dont le cousin de Somoza et le ministre de l'Intérieur, et après deux journées de conciliabules présidés par l'Archevêque de Managua, les revendent contre 59 prisonniers sandinistes, 5 millions de dollars, un communiqué à la radio et des sauf-conduits pour l'étranger. 45 heures après le début de l'opération, ils s'envolent vers Panamá à bord de deux appareils mis à leur disposition par les gouvernements de Panamá et de Venezuela. Sur la même route de l'aéroport, la même foule qui avait applaudi le Groupe des Douze le 5 juillet, applaudit alors le départ du commando, pour la même raison : on applaudit alors tout ce qui défie l'autorité.

Le premier objectif du FSLN est de doubler les autres valets d'opposition, de refaire son retard de notoriété auprès des valets du monde entier. L'annonce, le 21, d'une nouvelle grève générale décidée par son principal concurrent, le FAO, a précipité cette prise d'otages préparée depuis début juillet par le FSLN. Rien n'impressionne plus et plus favorablement les informateurs du monde entier qu'un spectacle simple, dont les règles sont connues, dont tous les acteurs sont bien visibles et qui conserve une unité de temps et de lieu classiques, c'est-à-dire qui respecte les journaux télévisés et les contraintes de la presse quotidienne, contrairement à une grève générale dont on ne peut pas prévoir la fin, ou à une émeute spontanée dont on ne peut pas prévoir le lieu, qu'il est, de plus, dangereux d'approcher. Alors que ce théâtre de guignol, avec son dictateur furieux et impuissant dans son

bel uniforme, son médiateur Archevêque dans sa belle soutane, et son Edén Pastora, alias commandant zéro, chef du commando dans son sobre treillis (il n'en faut pas davantage pour devenir du jour au lendemain star internationale de l'espièglerie guérilleuse), autorise même d'applaudir discrètement l'illégalité d'une prise d'otages, où il y eut en plus quelques oeufs cassés, c'est-à-dire 6 morts. De minables et arriérés fossiles léninistes, les sandinistes, de ce seul coup, se sont promus en pourvoyeurs de faits divers exceptionnels, j'allais dire, s'ils n'avaient pas continué à se prendre si lourdement au sérieux, en amuseurs de foules. Metteurs en scène bien plus sensationnels que leurs concurrents, les sandinistes jouent le rôle le plus sympathique de la farce : au FAO, il ne reste plus que celui du cocu rougissant, du sergent García, qui entonne après le départ des guéris-héros, en chœur avec les spectateurs-informateurs ravis, le premier couplet de "Zéro est arrivé... sans se presser".

Le FSLN a clairement prouvé à tous ceux qui gèrent le Nicaragua, en particulier au gouvernement des Etats-Unis, qu'il est capable d'usurper la direction d'un mouvement dangereux, de lui apposer impunément son logo ; qu'il est capable en outre de transformer une révolte en cirque par quelque saut périlleux culotté, par quelque mystification fascinante, et d'une manière générale, qu'il contrôle beaucoup mieux les techniques du spectacle moderne que n'importe lequel de ses concurrents. Le paradoxe du FSLN est que, dans la théorie et l'organisation où il continue d'arborer sa désuète panoplie latino-stalinienne, il compte un demi-siècle de retard sur le monde, alors que dans sa maîtrise opportuniste du bluff et dans les affirmations égocentriques de son importance, ses techniques de récupération, il est réellement une avant-garde dans le monde, une avant-garde de toutes les polices. Car même les abjectes rêveries léninistes, maoïstes et guévaristes des sandinistes revêtent maintenant, dans la tendresse dont les caresse l'information dominante, un sympathique charme rétro, tandis que leurs actes sont ceux de jeunes cadres déterminés, travaillant avec beaucoup de pragmatisme et peu de scrupules, à leur carrière.

Auprès des gueux du Nicaragua, les sandinistes ont renforcé leur image mythique de justiciers qui prennent aux riches pour donner aux pauvres, comme les joyeux lurons de Robin des Bois, de Davids malins qui gagnent à tous les coups contre des Goliaths idiots, de grands frères armés et mystérieusement dérobés aux regards, mais qui descendent subitement des montagnes pour défendre leurs petits frères

muchachos, et qui bafouent avec aisance l'autorité contre laquelle il est si dur de tenir la rue. Mais les plus lucides n'ont pas partagé l'enthousiasme, ni même la sympathie des plus nombreux. Depuis Monimbó a commencé une guerre où l'on ne fait plus de prisonniers. Car il n'y a aucune loi qui permette à aucun Etat du monde de garder en prison des enfants entre 10 et 14 ans, âge de l'écrasante majorité des émeutiers du Nicaragua. Il est facile de comprendre quel aveu impossible, au Nicaragua et dans le monde entier, entraînerait un changement de la législation en ce sens. Aussi n'existe-t-il pour cet Etat que deux solutions : soit relâcher ces enfants aussitôt en étant sûr de les retrouver à la tête de l'émeute le lendemain, soit les tuer. C'est pourquoi, au Nicaragua, l'Etat ne fait plus de prisonniers. Quant aux enfants, ce serait bien leur manquer de leur supposer moins de cruauté qu'à leurs ennemis et suffisamment de mesquinerie pour construire des prisons pour gardes nationaux, prisons qu'ils seraient bien incapables de garder : de ce côté-là donc, pas de prisonniers non plus. C'est pourquoi, par rapport à la guerre en cours, et non pas par principe moral, une prise d'otages est une trahison, une manoeuvre ennemie, une diversion. Les seuls prisonniers ou otages possibles peuvent se faire entre adultes, entre valets. L'évidence permet d'affirmer que si les muchachos de Monimbó et non un commando de valets sandinistes avaient investi le Palais National, si par conséquent les gueux préméditaient des coups spectaculaires, ce qui est en contradiction autant avec leurs moyens qu'avec leurs buts, ils auraient fait là un grand carnage plutôt qu'un seul otage ; de même, la plupart des valets sandinistes libérés en échange, dont l'infâme Tomás Borge, méritent d'être traités en ennemis mortels. Ils savent donc, ceux qui savent discerner une esbroufe de marketing, que cette prise d'otages n'a que donné à des mercenaires qui veulent s'emparer de l'Etat ce qu'elle a pris à d'autres mercenaires qui tiennent encore l'Etat.

9) SEPTEMBRE (DU 25 AOÛT AU 25 SEPTEMBRE 1978)

Très poliment, mais sans doute un peu médusé, et non sans l'aigre idée de se démarquer, peut-être par calcul, le FAO ne lance son ordre de grève générale que le 25 août pour le 26, lorsque donc la prise d'otages est finie et bien finie. Pour ces valets libéraux, pour ce patronat frondeur, cette grève coûte peu : août et septembre sont les mois de vacances au Nicaragua. Mais donc aussi, elle rapporte peu. Voici un parti où l'on joue avec des petites mises au moment où les enjeux de tous les autres deviennent vertigineux.

C'est le monde à l'envers : "l'avant-garde des masses" investit dans le fait divers à scandale et le patronat lance des grèves générales. Il faut que les valets se sentent bien bousculés pour révéler une telle confusion où se lit si crûment la vieille devise de tous les arrivismes : "la fin justifie les moyens" ! Les conséquences de la grève générale du FAO vont faire oublier le FAO, et même la prise d'otages qui l'a devancée ; curieux ballet, où les efforts respectifs des divers groupements de valets pour prendre la tête d'un mouvement déjà si rapide, accélèrent comme par jeu ce mouvement, galvanisent ses têtes juvéniles, comme s'il s'agissait d'une réciproque émulation, rejetant à nouveau en arrière nos valets essoufflés, ridicules dans leurs livrées où mars est boutonné avec avril, et pour qui il ne s'agit pas du tout d'un jeu.

Aux premières heures de la grève générale, qui est totale, les rues sont occupées par les barricades et les jeunes. Le 27, on se bat à Ocotal, La Trinidad, Jinotepe, Esteli, León et Managua où il y a deux morts. Le 28, Somoza, faute de pouvoir arrêter ses ennemis trop jeunes, obligé de relâcher trois jours plus tôt ses concurrents sandinistes, arrête des gardes nationaux accusés de comploter contre l'Etat. Cela est fort possible, mais aussi fort peu important, et cette nouvelle purge de son parti aura donc aussi peu de publicité que de crédit. Le 29, on se bat vraisemblablement à Masaya, Somoto, Diriamba, Jinotepe et Managua, où il y a encore deux morts. "The chaotic geography of post earthquake Managua was again a problem for both, the sandinistas and the middle-class opposition. Although the strike grew rapidly, and FAO leaders were claiming an 80 % shut down by the end of the first week, it was almost impossible to organise the capital coherently."

Dès le 27 août, commence l'insurrection de Matagalpa. Si janvier avait été la répétition générale de Monimbó, Monimbó n'a été que la répétition générale de Matagalpa. Les Monimboseros avaient appelé leurs insurgés "muchachos" ; la révolte de Matagalpa "est connue sous le nom de "insurreccion de los niños" (l'"insurrection des enfants")". 500 petits enfants, équipés d'armes légères, s'emparent de la place au désarroi des récupérateurs absents : "The revolutionary leadership was unable to hold the people back." "The youth of Matagalpa threw themselves in spontaneous street-fighting, albeit with no hope of success against an enemy with vastly superior fire-power. Barricades sprang up on every street corner ; snipers were posted on strategic rooftops ; trenches were dug and communication with the city cut." Le 28, les barrios de El Chorizo, Palo Alto et La Chispa suivent l'exemple. Le 29, le fils de Somoza, à la tête de l'EEBI, bombarde la ville, mais n'arrive pas à reconquérir le champ de ruines ; le 31, une courte trêve fait espérer à l'ineffable Obando y Bravo que, comme pour la prise d'otages ses talents de négociateur seront décisifs. Mais non : tout à l'heure c'était le spectacle, où il faisait joli dans le décor, là c'est la guerre. Après que plusieurs centaines d'habitants aient fui les restes de la ville et évacué les 50 premiers cadavres, la Garde Nationale réattaque. Le lendemain, elle s'affirme maîtresse des rues désertes, où combats, embuscades et exécutions sommaires se poursuivent jusqu'au 3 septembre, faisant au moins 30 morts de plus. La Garde Nationale, qui est obligée de détruire des villes pour les reprendre et de tuer pour pacifier, ne peut qu'intimider ou devenir elle-même timide. Pendant qu'un grand linceul de silence et d'effroi recouvre Matagalpa, le virus de la rage qui y a atteint sa maturité a déjà contaminé tous les barrios du Nicaragua et toutes les casernes de la troupe de Somoza.

Ce premier acte shakespearien de la tragédie de septembre, a été une saignée si sombre et si rapide, que les trois coups qui font lever son rideau rouge, se mêlent, dans toutes les oreilles, au glas de San José de Matagalpa. Des acteurs, plus jeunes encore qu'à Monimbó, sont allés plus loin ; libéraux et sandinistes, stupides et interdits, trop vieux, ne peuvent être que spectateurs dépités de ce jeu où l'on risque sa vie, et dont toute affectation, toute idéologie est bannie ; la Garde Nationale, qui ne cherche à terroriser qu'autant qu'elle l'est, voulait faire de Matagalpa une fin. Ses niños en ont fait un début. Mais contrairement à Monimbó, dont la suite a surgi après six mois, le second acte issu de Matagalpa est déjà en cours, sur une scène si vaste qu'elle englobe le public. Quatre jours avant le Vendredi Noir de

Téhéran, les protagonistes anonymes et inédits de la guerre civile du Nicaragua sont déjà en action pour déchiquter la cervelle d'un jaguar.

La période du 1er au 9 septembre 1978 au Nicaragua, est probablement la plus riche en vécu et la plus pauvre en information : la bataille de Matagalpa, que tous les valets ont crue décisive, s'avère n'être que hors-d'oeuvre. Aussi y a-t-il un moment de flottement chez l'ennemi : libéraux et sandinistes, hébétés, et peu préparés à des empoignades si sauvages, hésitent entre le soutien à l'empoignade, où ils craignent pour leurs personnes et leurs carrières, et le désaveu de la sauvagerie, qui risque de les y exposer. N'osant se produire en public, au moment où tout est public, les valets d'opposition tergiversent fiévreusement dans le secret de leurs consistoires. Somoza a cru la guerre civile terminée en une bataille, comme à Monimbó. Il ne sait plus, devant la persistance des hostilités, s'il doit pousser l'offensive commencée à Matagalpa, ou se mettre sur la défensive. Ce tyranneau dont l'Etat éclate, n'est pas plus sûr de savoir qui sont ses amis (le 8 septembre, le "chef des opérations" de la Garde Nationale, José Ivan Alegrett est tué par un sabotage de son avion : les somozistes ne semblent pas non plus exempts de divergences stratégiques), et qui sont ses ennemis. Ainsi, geste incongru, va-t-il faire arrêter 200 grévistes, alors que tout le pays est en grève. Il témoigne par là ne pas savoir faire encore la distinction entre grévistes et émeutiers, entre passifs et actifs, entre adultes et enfants. Ce n'est pas à Somoza que la bataille de Matagalpa a servi d'exemple !

Les gueux du Nicaragua jouissent de ce flottement. Les enfants ont découvert un nouveau jeu, plus passionnant et plus riche que ceux de l'enfance. Tout est permis, tout est possible. Personne ne travaille. Les barrios s'organisent. Il n'y a pas de chefs, il n'y a pas d'ordre. J'ignore malheureusement la courbe de natalité neuf mois plus tard, mais voyez quels événements sont sortis du ventre de ces fêtards dans la première quinzaine de juin 1979 ! Je n'imagine pas de situation plus propice à l'amour. Cette délicieuse licence, cette liberté si brève, dans une période si chaude, est la récompense de Matagalpa, le laurier d'une défaite prodigue. Et si les terrains vagues du temps sont certainement les lits de leurs amours, le début si incontrôlé de septembre a été le moment où les gueux se sont parlés le plus.

Le silence de l'ennemi, de ses chefs et de son information est la dialectique de cette éloquence. Ce n'est pas le cynisme qui a privé les valets de raconter ce qui s'est passé dans cet angle mort de leur

mainmise sur la société et sur le temps, c'est leur désarroi et leur ignorance. Ils n'avaient rien à dire. Ils avaient peur. On mesure à cette défaillance la faiblesse de notre parti à rendre soi-même public ses propres palabres. Car sur cette période entre le 1er et le 9 septembre, à Managua, León, Granada et Masaya, je devine plus que je ne sais.

Pourtant, malgré le choc qu'a laissé la violente répression de Matagalpa, malgré le silence dans lequel sont drapés les jours qui suivent, les valets sont obligés d'admettre que tout continue. Les premiers à retrouver leurs esprits sont les sandinistes. Dès le 7 ils appellent dans un communiqué à soutenir l'"insurrection sandiniste" le 9, et un gouvernement provisoire, ayant à sa tête Sergio Ramírez du Groupe des Douze, Robelo du MDN, et un avocat conservateur, Rafael Córdova Rivas. La formalité de soutenir ces trois crapules libérales est un exercice de reptation sans danger ni incidence. Deux hypothèses peuvent expliquer l'appel à l'insurrection : selon la première il ne se serait rien passé entre la répression de Matagalpa et cet appel, le FSLN "sentant un embrasement général de toute façon inévitable" de son grand nez creux, "espère au moins limiter les dégâts et conserver la direction de la lutte armée". "Le 9 septembre, le FSLN attaque León, Esteli, et plusieurs autres villes. L'arrivée de ces colonnes déclenche la levée en masse de ces populations" : le FSLN a tout fait ; il y avait je ne sais quoi dans l'air, le FSLN n'avait pas le choix, il a pris les devants ; le FSLN est un vrai chef, qui sait s'imposer ; il attaque, les masses accourent ; il les soulève de son bras puissant ; "Le 20 septembre les sandinistes sont contraints de se replier" : bon ben c'est raté pour ce coup-ci ; c'est pas de chance. Voilà la version simpliste de tous ceux qui ont écrit l'histoire de septembre, et c'est là qu'elle s'arrête. Mais si le FSLN a tout fait dès le début de septembre, il est aussi responsable de la fin de septembre. C'est ce qu'aucun de ses apologistes ne veut lui faire endosser.

C'est pourquoi celui que je cite ici, cite en note Humberto Ortega, répondant à la question, logique, de savoir si, compte tenu "de son coût, l'insurrection de septembre ne peut être considérée comme une erreur". Le coût ici, est bien sûr le coût humain, le nombre de morts : "En fait, nous ne pouvions pas dire non à l'insurrection. Le mouvement des masses a pris une telle ampleur que l'avant-garde était incapable de le diriger. Nous ne pouvions pas nous opposer à ce mouvement de masse, à ce fleuve ; tout ce que nous pouvions faire, c'était d'en prendre la tête pour le conduire à peu près, lui donner une direction. A cet égard, l'avant-garde consciente de ses limites se

soumet à la décision générale des masses et en prend la tête. Cette décision et cette volonté sont le résultat de l'exemple de Monimbó." C'est la seconde et beaucoup plus probable hypothèse, totalement en contradiction avec la première, sans que cela gêne le valet de plume qui la met en note : le FSLN n'a rien fait ; il a pris le train en marche ; les villes dans lesquelles il est venu étaient déjà insurgées, certainement déjà auto-organisées ; il a appelé à une insurrection qui avait déjà lieu, vieille technique de récupérateur, d'"avant-garde" en retard ; il ne pouvait pas dire "non", "s'opposer", pourtant ce n'est pas l'envie qui manquait. La seule chose qu'il pouvait faire pour limiter la casse c'est "d'en prendre la tête", jouer les petits chefs, "conduire à peu près" et cet "à peu près" est tout un poème tant il reflète de disputes et de désaccord avec ceux qu'il était si important de ne pas laisser libres de leur propre conduite.

La discussion avait du être chaude à la direction du FSLN, début septembre. Matagalpa avait commencé à effacer la prise d'otages dans les mémoires. Mais la continuation du mouvement avec l'absence persistante du FSLN en a effacé l'effet : la sympathie pour les sandinistes avait du s'inverser très vite en moquerie, méfiance, mépris. C'est certainement pour sauver leur image, que la tendance "insurrectionnelle" a proclamé unilatéralement l'"*insurrection sandiniste*", le 7, véritable pronuncia-mento pour les deux autres tendances. Mais l'autre sens d'"insurrection *sandiniste*" en fait avant tout un pronunciamento des trois tendances contre les insurgés, en soumettant l'insurrection au sigle, en enchaînant ces deux mots contraires, pour le meilleur et pour le pire. Ainsi, ceux qui désapprouvent les sandinistes ne peuvent plus approuver l'insurrection ; et ceux qui approuvent l'insurrection, approuvent implicitement les sandinistes. Cette méthode d'amalgame de deux concepts distincts en un, a même été ratifiée par référendum quand il a été proposé aux Iraniens de se déterminer pour ou contre une "république islamique" : insolence et désinvolture de valets, violant ce qui reste de bonhomie aux gueux (bien fait pour eux), et leur horreur regrettable pour les disputes de mots.

Le 9 septembre, entre 6h et 6h30 du matin, des petits groupes de guerilleros apparaissent dans les rues d'Esteli, Chinandega, León, Masaya et probablement Managua, intimant aux habitants de les rejoindre ou de leur livrer les armes. Comme dans l'insurrection de février 1979 à Téhéran, le premier soin des récupérateurs est de récupérer les armes, ce qui prouve à quel point ils craignent de les voir

retournées contre eux. Détruisons au passage de cette première exigence (rapportée par un de leurs apologistes les plus scrupuleux, qui n'y a pas vu matière à réflexion) cette légende populaire selon laquelle les sandinistes voudraient "armer le peuple" : les sandinistes, comme tous les léninistes divagant sur l'"armée populaire" ne veulent armer que ceux qui se soumettent à leur hiérarchie ; ils ne veulent que se réserver le privilège de la distribution des armes ; et par "peuple" ils n'entendent jamais que tous ceux qui reconnaissent qu'ils en sont l'"avant-garde".

La suite de ce matin du 9 septembre est malheureusement inconnue. Il est difficile de dire dans quelle ambiance étaient les villes investies, mais tout porte à croire que l'insurrection y était endémique et que les enfants y avaient radicalisé leur spontanéité jusqu'à des embryons d'organisation. Pour les gueux, l'arrivée des sandinistes a du être très attendue, et assez applaudie, malgré son retard inexplicable : enfin des renforts, enfin des hommes expérimentés au combat, enfin des armes lourdes ; enfin en chair et en os les héros de légende, invincibles et désintéressés, dont on avait toujours été séparé par les médias ! Ce bonheur a du être bref. Pour les sandinistes, issus des so-called "classes moyennes", coupés des gueux des villes par les montagnes, l'exil ou la prison, et plus récemment, par un vedettariat accentué par la clandestinité, les "masses" étaient alors des "auxiliaires" pour leur putschisme populiste, une sorte de bétail multiple et imbécile, qu'il faudra mener, pousser, éduquer, commander, et parfois, châtier. Le mépris dans lequel les sandinistes ont toujours tenu tous les gueux, même révoltés, tient dans cet honneur insigne que leur fait Humberto Ortega d'inverser sa croyance initiale à leur sujet : "En vérité, on a toujours pensé aux masses, mais on voyait en elles un appui à la guérilla, qui devait permettre à celle-ci d'assener des coups à la Garde Nationale. La réalité a été toute autre : c'est la guérilla qui a servi d'appui aux masses pour que celles-ci, au moyen de l'insurrection, écrasent l'ennemi." On les croyait idiots, mais pas du tout, elles sont intelligentes, nos bêtes. On croyait qu'il fallait tirer sur la laisse, et bien figurez-vous que ce sont elles qui ont tiré sur la laisse ! Heureusement que les sandinistes la tenaient bien !

Mais ce qui a certainement résolu les sandinistes à mettre en péril leur image (car l'invincibilité et le désintéressement sont plus difficiles à prouver qu'à mettre en scène), à venir dans le dos de leurs ennemis gueux, c'est une nécessité de *police*. Car les gueux commençaient à s'organiser seuls, et certainement selon des principes

diamétralement opposés aux principes de ces valets. Dans le jargon des récupérateurs offusqués, cela se prononce "anarchie", comme le souligne fort bien le flic Ortega : "Si nous n'avions pas donné forme à ce mouvement de masse, à ce moment-là, il serait tombé dans l'anarchie généralisée. Autrement dit, la décision de l'avant-garde d'appeler à l'insurrection de septembre a permis de canaliser le fleuve, de donner une forme à l'insurrection pour remporter la victoire par la suite." Ni en septembre, ni après, je ne vois d'autre victoire issue de cette canalisation fluviale, de cette sculpture d'insurrection, que celle des valets sur les gueux. Mais comme pour l'armée rouge il importait d'avoir pris Berlin et de ne discuter avec l'armée libérale qu'à Torgau du partage des esclaves d'Hitler, pour le FSLN il fallait à tout prix précéder la récupération concurrente du FAO et la répression de Somoza dans la lutte contre l'anarchie généralisée : celui qui en vient à bout le premier, passera pour le vrai parti de l'ordre, aura la reconnaissance du vieux monde.

Le plan militaire du FSLN semble avoir été tripartite comme son organisation interne : 1- Occupation des villes du nord-ouest ; 2- Prise de Managua ; 3- Diversion au sud, où la seule troupe lourdement armée du FSLN devait, après avoir traversé la frontière costaricaine, occuper le gros de la Garde Nationale, et prendre Rivas et Granada. Or, que ce soit à cause de la dispersion des barrios de Managua, isolés par des terrains vagues depuis le tremblement de terre, ou à cause de la vigilance de la Garde Nationale de la capitale qui, prétendant empêcher une infiltration de rebelles de Matagalpa, barra la route du nord, ou parce que les gueux en chassèrent les sandinistes, la seconde partie du plan avait échoué dès le 10. Apparemment mal coordonné, Edén Pastora ne traversa la frontière du Costa Rica sur le "Frente Sur" que le 12, où le fiasco fut encore plus cinglant, puisqu'il la retraversa dans l'autre sens le même jour ; il fallut une vive accusation du gouvernement de cet Etat voisin contre l'énergique poursuite de la Garde Nationale jusque sur son territoire, pour sauver de l'anéantissement l'armée responsable de cette troisième partie du plan sandiniste (le 17, une tentative analogue semblera avoir un résultat analogue). La Garde Nationale s'adapta beaucoup mieux à cette guerre plus classique et plus spectaculaire depuis l'arrivée des sandinistes : dans les villes insurgées, ses faibles garnisons se recroquevillèrent dans une défensive où elles semblent avoir été peu inquiétées, passives mais présentes ; et l'EEBI, soutenue par l'aviation, l'artillerie lourde et les tanks, eut le monopole de l'offensive et reprit une ville après l'autre ; c'est ce qui explique la durée de la répression, les

combats ne s'achevant que le 22 septembre à Esteli. Sur les 7 500 hommes de la Garde Nationale, 500 au plus désertèrent ; seuls les 2 000 de l'EEBI combattirent effectivement, avec des pertes insignifiantes.

Au plus tard le 12, par conséquent, avec leur défaite sur le "Frente Sur" et l'insuccès de leur mise de grappin sur Managua, les sandinistes savaient que leur plan avait échoué et que le succès de leur offensive était sans espoir. De deux choses l'une : soit ils avaient alors usurpé tout commandement dans les villes insurgées, soit non. Dans le premier cas, sur lequel personne n'a jamais publié de doute, ils auraient dû *ordonner* la retraite, dissoudre l'insurrection, quitte à ce que les muchachos se moquent de leurs couilles, quitte à perdre leur image de Till l'Espiègle, ne pouvant pas alors ignorer que ces villes s'exposaient chaque jour davantage à une répression dont Monimbó et Matagalpa avaient permis de mesurer le degré de férocité. Si, donc, les sandinistes n'ont pas ordonné la retraite le 13, c'est soit parce qu'ils ignoraient que leur plan avait échoué, ce qui est hautement improbable, soit parce qu'ils n'étaient pas obéis, ce qui est hautement probable.

Dans le second cas, par conséquent, ils auraient dû, soit rompre avec les insurgés, soit se dissoudre en eux. S'ils avaient rompu, ils seraient partis seuls, dès le 13 ; s'ils s'étaient dissous en eux, ils se seraient battus jusqu'au massacre qu'ils auraient subi avec les enfants. Les sandinistes n'ont pas rompu avec les insurgés, puisqu'ils sont restés jusqu'à la veille du massacre, et ne se sont pas confondus avec les insurgés, puisqu'ils les ont abandonnés, en corps, à la veille du massacre.

Jamais, et pour cause, les sandinistes n'ont raconté ce qui s'est passé dans les villes insurgées pendant la semaine cruciale, du 13 au 20 septembre ; et comme pour cause de décès, personne d'autre n'a pu le faire, en voici donc l'hypothèse la plus vraisemblable :

Très vite, les insurgés ont compris ce qu'était l'aide désintéressée de ces guerilleros arrivés en retard. Ces nouveaux vaqueros s'efforçaient de passer le mors aux bêtes devenues sauvages. Les occupants de la rue ont du aussitôt discuter les leçons impératives de ces militaires calculateurs, qui ne connaissaient ni les personnes, ni les villes, ni le combat urbain. Par l'étendue de leur vue, par leur générosité, par leur audace, ils contestent la supériorité des sandinistes, qui n'est que prétendue, et dont le fla-fla ne résiste pas à

ce terrain. Si ces néo-bolchéviques sont restés dans les villes insurgées après le 12, c'est pour en affaiblir les gueux, en enrôlant, en imposant leurs recrues dans les organisations indépendantes, les CDC, non hiérarchiques jusqu'au succès tardif de ce noyautage armé. Pour le FSLN, comme pour le parti de Lénine, il fallait que les gueux se soumettent ou meurent. L'activité de ce groupuscule, en septembre, se résume donc en deux ignominies, dont les dégâts pour le parti de l'histoire furent proportionnels à sa folle confiance préalable, à sa crédulité infantile face au spectacle sandiniste de la révolte : d'abord faire la police et l'évangélisation dans les rues, transformer des insurgés libres en "masses" ; ensuite, médiatisant toute tentative de communication entre les villes, les immobiliser entre l'offensive et la défensive, attirant ainsi les chiens de Somoza sur ce loup pris au piège, leur présence prolongée exposant, mettant à nu les insurgés, et désignant au massacre ceux qui ne les ont pas suivi dans leur fuite suspecte, à n'en pas douter les réfractaires à leurs méthodes et à leurs catéchismes. Ainsi, ils ont à la fois agi comme les staliniens contre les anarchistes pendant la guerre d'Espagne, et comme l'armée de Staline devant Varsovie en 1944 ; à ce détail près, qu'avant d'abandonner la Commune de Varsovie à la répression des troupes d'Hitler, l'armée rouge n'était pas allée jusqu'à y appeler à l'insurrection.

Juste avant, ou à l'arrivée de l'EEBI, devant chaque ville, les sandinistes s'éclipsent mystérieusement, emmenant avec eux vers les montagnes leurs nouvelles recrues (payées 300 córdobas par tête) et laissant des poignées d'irréductibles qui se sont battus jusqu'au bout. "With Managua under control, the Guard allowed the FSLN to hold on León, Chinandega and Esteli, and turned its firepower first on Masaya." Le terme "allowed", utilisé maladroitement par l'apologiste de service, n'est qu'un indice supplémentaire pour l'existence de contacts entre Garde Nationale et FSLN. Ce qui surtout étaye cette supposition, c'est que l'encerclement des villes par l'EEBI fut tel que des familles ne passèrent plus, alors que des colonnes entières de sandinistes s'évanouirent sans qu'il y ait trace de combat ; et ces colonnes, puissamment étoffées par le recrutement, n'ont à ma connaissance jamais été poursuivies, pas même par l'aviation pour laquelle elles auraient constitué une cible facile. Les sandinistes avaient intérêt à livrer à la répression les enfants restés sur les barricades, répression qu'ils avaient intérêt à ne pas effectuer eux-mêmes ; et la Garde Nationale avait tout intérêt à négocier le départ des garnisons sandinistes qui lui avaient si bien mâché le travail, avant de prendre d'assaut chaque ville. Cette connivence, cette

complicité, ce pacte germano-soviétique sur le dos de la Pologne, n'a jamais pu être établie, parce que les deux partenaires ne peuvent évidemment jamais la reconnaître sans se compromettre. Mais il suffit de se rappeler combien les forces respectives de ces deux polices sortirent indemnes du grand carnage de septembre.

Car la suite n'est plus qu'une immense boucherie. Je ne veux pas ici entrer dans le concert des lamentations, ou dans l'indignation moraliste qui a fait si bien connaître la fin de Septembre au détriment de son début. C'est la guerre. L'ennemi somoziste, je l'ai dit, ne peut pas faire de prisonniers ; les gardes nationaux ont le dos au ravin, et la haine des jeunes gueux du Nicaragua les y pousse, sans ménagement non plus. Plusieurs témoignages rapportent que ces hommes étaient drogués, pour expliquer leur fureur aveugle, car sans discernement ; on aurait aussi bien pu, dans ce dopage, se réjouir de la fin de leur lucidité et de leur courage. Ces mercenaires permanents détruisirent tout : combattants, spectateurs, maisons, villes entières. Leur pillage fut notoire. On se serait cru dans les guerres d'Italie ou de religion des XVI^e et XVII^e siècles. Mais moi, dont l'éloignement ne m'a pas permis de sentir l'odeur de ce sang, j'y ai vu la main de la Renaissance, le retour de la passion dans les disputes des hommes.

La chronique rend hommage à ces enfants, qui malgré les progrès de la médecine ont fait remonter le taux de mortalité infantile. Dès leur arrivée le 9, les sandinistes ont du faire le coup de feu partout, surtout à Monimbó et Esteli, probablement soulevées depuis au moins deux jours déjà ; à Managua "les insurgés ont semble-t-il cherché davantage à tuer les membres des commissariats qu'à occuper ceux-ci", ce qui est un bien bel exemple ; le 11, la Garde Nationale attaque León et l'aviation bombarde Esteli ; le 12, à 1 heure du matin, le gouvernement décrète l'Etat de Siège et la Loi Martiale à Masaya et Esteli, puis, au petit matin, l'assaut est donné à Masaya : "Bien que les sandinistes aient utilisé dimanche" le 9 septembre "et lundi des armes plus sophistiquées, il semblait lundi que les éléments les mieux entraînés du Front avaient déjà quitté la ville, laissant à quelques uns des leurs seulement et aux jeunes rebelles spontanés le soin de fixer le plus grand nombre de gardes nationaux à Masaya, pendant qu'eux-mêmes poursuivaient d'autres objectifs." Dans le champ de ruines qu'est devenue Masaya, les derniers enfants, francs-tireurs isolés, résistent jusqu'au 14, pendant que les éléments les plus entraînés de la Garde Nationale "nettoyaient" la ville, c'est-à-dire, poursuivaient d'autres subjectifs. Le 13 au soir, Etat de Siège et Loi

Martiale sont étendus à tout le pays ; le 14, nouvelle attaque sur León ; la Garde Nationale annonce qu'elle ne garantit plus la vie des civils, c'est le contraire qui serait nouveau ; exode massif des derniers innocents ; à León, il y a au moins 1 000 morts ; 26 sur ses 30 pâtés de maisons y sont totalement détruits ; si l'esprit d'Arrichavala, cavalier fantôme richement habillé, qui vient la nuit fouetter les habitants égarés de cette ville, y a survécu, il y passera désormais pour un enfant de chœur, à côté de Somoza junior ; à León, les sandinistes sont déjà à bien d'autres objectifs, lorsque les derniers muchachos se font tuer le 16 ; à Esteli, "quand le repli devient nécessaire, les soldats du Front décrochent des "Muchachos", cachent leurs armes, ôtent leur masque noir et rouge, et se mêlent à leurs voisins et amis". Pour les somozistes, il y a alors deux façons distinctes de tuer : au combat ou après, lors des "nettoyages", où ils ne tuent pratiquement que les enfants et les adolescents, sans discernement, qu'ils capturent dans leurs familles ; c'est pourquoi les "soldats du Front" peuvent se dissimuler dans la population, protégés par leur âge ; "Avant que la Garde n'attaque en masse, la ville sera renforcée rue par rue. Déjà à plus de 2 kilomètres de la sortie, les sandinistes ont mis en place des barrages et contrôlent toute circulation." Il est évident que ce n'est pas pour arrêter l'ennemi somoziste que cette tâche policière s'effectue. "Pourtant là aussi la pression devient trop forte et il est prévu de décrocher... Pour revenir dès que la Garde sera partie nettoyer une autre ville." Belle description de la complémentarité sandino-somoziste, où contrôle et nettoyage alternent par le mécanisme pression-décrochage et retour ; les journalistes sont interdits dans les zones de nettoyage ; le 17, l'eau et l'électricité sont coupées à Esteli, où le FSLN a décroché ; le 19 et le 20, prise et nettoyage de Chinandega (450 morts) ; le 20, attaque finale sur Esteli, dont les enfants résistent avec d'autant plus d'acharnement jusqu'au 22, que la ville est encerclée, et que s'ils se rendent ou essayent de se cacher, ils sont fusillés aussi ; Esteli est détruite ; la Garde Nationale termine dans une orgie de sang : il y a au moins 1 200 morts ; le 24, une série d'explosions dans les barrios de Managua perpétue l'habitude des sandinistes de fêter la fin d'un mouvement de gueux de quelques pétards qui leur donnent le dernier mot. Lorsqu'un journaliste lui demande (cité dans "Le Monde" du 27 septembre) comment il explique que dans la plupart des villes les derniers à résister étaient des jeunes gens inorganisés, Daniel Ortega répond tranquillement "Il y a toujours des combattants qui refusent de se replier" avant de résumer la satisfaction légitime du FSLN après Septembre : "Notre structure militaire et politique reste entière, elle a pu se replier. Notre

encadrement n'a pas été touché et notre capacité opérationnelle demeure." En d'autres termes : les sandinistes sont prêts à recommencer. La grève générale du FAO se termine le 25.

Somoza a gagné la haine de tous les gueux restant au Nicaragua, et il l'a fort méritée ; tout porte à croire que cette haine est réciproque (sans qu'on sache pourquoi, il était par exemple notoire que le dictateur haïssait depuis toujours les enfants). Aussi son compte est-il réglé : dans un Etat, les gueux peuvent en chasser le dictateur, mais le dictateur ne peut pas en chasser les gueux.

Les grands vainqueurs de la défaite des gueux ont été les valets sandinistes. Septembre leur a permis de recruter en "masse". Ceux des combattants qui n'ont pas voulu se soumettre ont été abandonnés dans les villes et massacrés. On s'étonne que, contrairement à la Commune de Varsovie, il n'y ait eu aucun témoignage contre cette technique de répression restaurée par le FSLN. A cela, il y a plusieurs raisons : à Varsovie, les insurgés ont alerté d'autres gouvernements, qui, à la défaite de Hitler eurent intérêt à témoigner contre Staline : les insurgés de Varsovie comptaient eux-mêmes dans leurs rangs des politiciens alliés de ces gouvernements et aucun gouvernement du monde, évidemment, n'était allié aux insurgés du Nicaragua ; d'autre part ces combattants, contrairement à ceux de Varsovie, étaient tous des enfants, presque tous analphabètes, beaucoup moins nombreux et beaucoup plus disséminés que ceux de Varsovie : leur massacre a donc été beaucoup plus complet ; de plus, l'ignominie de la Garde Nationale, victorieuse nominale de Septembre, a beaucoup plus éclipsée celle du FSLN que l'ignominie de l'armée nazie, vaincue peu de temps après, n'a éclipsé, sur ce point, celle de l'armée rouge ; enfin, en 35 ans, les progrès de l'information sont tels, qu'il est aujourd'hui beaucoup plus difficile qu'à l'époque de Goebbels, Staline et Orwell, d'exprimer une pensée indépendante, délicate pour l'information dominante. Alors que les gueux ont saigné au point de devoir, malgré leurs réserves sans bornes, concéder une trêve qui durera plusieurs mois ; alors que le FAO est désormais à la remorque ; alors que la Garde Nationale s'est légèrement érodée, le FSLN, qui n'avait que 700 combattants le 9 septembre, se retrouve après deux semaines de massacre avec plusieurs milliers de recrues. Que le cynisme et l'insolence de cette organisation d'arrivistes reste en mémoire à tous les gueux, par la bouche de Humberto Ortega : "Je tiens à répéter que nous nous sommes lancés dans l'insurrection en raison de la situation

politique qui régnait, pour ne pas abandonner le peuple au massacre, car le peuple, comme à Monimbó, se lançait seul dans l'action."

En septembre 1978, il y eut 5 000 morts, 25 fois plus qu'à Monimbó.

Il n'est pas connu qu'un Toro-Venado eut lieu à Masaya en octobre 1978.

10) DE LA JEUNESSE

C'est une illusion de penser pouvoir dire la jeunesse de son temps sans la quitter, car la théorie d'une chose est la réalisation de cette chose, sa fin. Seulement, c'est un leurre bien pire encore de quitter la jeunesse de son temps en pensant pouvoir ne pas le dire. Les premières rides qui ne se cachent pas sont les rides de la pensée. Ceux qui vivent le plus avec leur temps doivent aussi le plus s'y plier. Le temps est encore les Fourches Caudines de la vie et de l'histoire. Aussi faut-il connaître le moment venu aussi bien que l'occasion favorable. Voici donc la jeunesse d'aujourd'hui : hier ç'eut été présomption, demain ce serait vanité.

En septembre 1978 au Nicaragua, le matérialisme, en vieillissement accéléré, est devenu synonyme d'obscurantisme, jusqu'à s'allier à un catholicisme qui espère diminuer ses rides en forçant sur le maquillage paupériste. Entre Monimbó, Matagalpa et Esteli, a surgi parmi les gueux, compacte et déterminée, une nouvelle division des humains, révolutionnaire, comme en 1848 dans les rues de Paris avait surgi la classe ouvrière. Dans les rapports ennemis on ne parle pas des enfants, ou on en parle comme si c'étaient les mêmes enfants que ces ennemis lorsqu'ils étaient enfants ; de même en 1848, les rapports ennemis ne parlaient des ouvriers au mieux que comme des sans-culottes de 1793, si ce n'est comme des serfs d'avant. Les enfants du Nicaragua ont été confondus avec les jeunes adultes sandinistes, comme en 1848 beaucoup d'observateurs avaient amalgamé les

ouvriers à la petite Montagne de Ledru-Rollin. Cette information reproche à Somoza d'avoir tué "même" les enfants, ces chers innocents, alors qu'il n'avait pas d'autres ennemis. Et il faut ici signaler pour la honte des informateurs, que cette version des faits, unanime, qui témoigne autant de l'incompréhension que d'une pudeur moraliste s'exaltant dans une censure puritaine, est même en retrait de ce conte populaire nicaraguayen, intitulé "L'enfant maudit" : "... Dans le village de Diriomo, il y avait une femme qui avait un seul enfant à qui elle permettait tout et qu'elle ne réprimandait jamais. Les gens racontent que l'enfant battait sa mère... Le garçon était persécuté par la foudre. Aussi, chaque fois qu'il pleuvait et qu'il tonnait, la mère le serrait dans ses bras pour le protéger de la foudre. Un jour, elle eut l'idée de chercher une grande marmite en fer pour y abriter son enfant contre la foudre. Un jour, cependant, il tonna et la foudre tua l'enfant avant qu'il n'ait eu le temps de se glisser dans la marmite..." La signification de ce récit est la suivante : l'enfant qui était maudit parce qu'il frappait sa mère fut châtié par les forces divines." L'enfant maudit de Septembre 1978, avance vers les "forces divines" et la marmite sandiniste lui court après pour l'emprisonner, l'assommer, et si rien n'y fait, l'exposer à la foudre somoziste.

Aujourd'hui il devient visible que si l'organisation autour du besoin de manger a fondé la division entre les hommes, notamment en 1848, c'est parce que le besoin de manger est fondé à son tour par la communication entre les hommes, et non pas l'inverse. Les hommes sont divisés selon les moyens de communication dominants et non pas selon l'organisation du travail, qui en découle. L'esprit objectif est le moyen de communication dominant en temps de paix sociale. Dès que les hommes rompent avec la paix sociale, c'est-à-dire entre eux, dès que les hommes recommencent à communiquer directement, ils le font, cependant, selon les divisions qu'avaient produites les déterminations et le mouvement de l'esprit objectif. Ils fixent alors les divisions dont l'esprit objectif a fait la paix sociale qu'ils viennent de rompre, en les révélant, parce que leur rupture est immédiatement la détermination de leur division. Lorsque les gueux se battent contre l'aliénation, leur première mesure est d'affirmer une position aliénée, quoique neuve dans le monde, et c'est en cela qu'ils sont gueux ; Lukacs a raison. La révélation de la division sociale de la jeunesse, d'avec le monde et en elle-même, ne s'est produite au Nicaragua que comme résultat d'un mouvement de l'esprit objectif. Ce mouvement, n'en déplaise aux apôtres de la simplicité, est malheureusement d'une très grande complexité ; et cette complexité participe à ce qu'il soit

extrême-ment entraînant. Ces deux raisons permettront de comprendre, que maîtrisant encore insuffisamment ce mouvement essentiel de la pensée, j'ai beaucoup de regret à ne le pas présenter ici.

En 1968, certains de nos ennemis sociologues parlaient de conflit de générations ; leurs adversaires matérialistes sont même allés jusqu'à nier ce conflit, fort logiquement, puisque dans leur idéologie tout conflit est conflit de classes économiques (soit en 1968 il y a eu un conflit de classes, soit il n'y a pas eu de conflit du tout !). Dire qu'en 1968, il y eut un conflit de générations est un euphémisme intéressé : à chaque génération il y a des conflits de générations ; comme le conflit de générations fait partie d'un cycle, qui se renouvelle et se résorbe, c'est la meilleure façon de dire ce qui s'est passé en 1968 en le minimisant. En 1968, il y a eu une *division* de générations. En 1978, en Allemagne, sont jeunes ceux qui l'étaient en 1968, et vieux ceux qui l'étaient alors. En Allemagne, les jeunes ont leurs cafés, leurs cinémas, leurs fêtes, leurs quartiers, presque leurs villes. Cette séparation est aussi nette et aussi opérante que le mur de Berlin. La famille, cette antique institution de l'humanité, organisée autour de la procréation et de la consanguinité (et non autour du besoin de manger, dont le règne avait assujéti la famille sans la dissoudre), en fait les frais. Cette division est restée ancrée en 1968. Pour la première fois, la jeunesse, guerrier nomade du temps, devient sédentaire. Il est même une espèce de culture qui, dix ans après, voit son alliage factice se décomposer dans une stérilité telle qu'on rit déjà des "soixante-huitards".

La vieillesse commence donc en 1968. Elle même se divise encore selon le travail : d'un côté, les vieux qui travaillent (la génération de 1945), de l'autre, les vieux qui ne travaillent plus. Cette dernière frange, oisive, la vieillesse proprement dite, est dans les contrées du monde où il y a le plus d'esprit, à la retraite chez les parents de gueux, et à la direction de toute gestion chez les valets. En effet, les vieux anciens prolétaires, s'ils ne sont plus aptes à se révolter, à devenir gueux, ne sont plus aptes non plus à travailler. On ne les tue pas (la haine que les jeunes ont aujourd'hui pour les vieux suffirait largement à rétablir cette ancestrale coutume), moins à cause de l'humanisme croupi qu'est devenue la vieille idéologie dominante, mais parce que les vieux sont dociles (unique raison de la haine des jeunes) : excellents émetteurs-récepteurs d'esprit objectif, ils s'avèrent incapables de brouiller cet esprit au moyen de leur subjectivité. La même raison fait que chez les valets on avance à l'ancienneté. Gérer,

c'est faire tourner ce qui est là, c'est garantir la libre-circulation, non pas des individus, mais de leur contraire, l'esprit. Rien n'est plus utile à cette pratique qu'une tête d'homme sculptée, travaillée, farcie par des années de servitude, de bombardement d'esprit, d'expérience. Aussi sommes-nous entrés dans un monde où jamais il n'y eut plus de jeunes, entièrement gouvernés par des vieux. La vieillesse est devenue comme une caste hindoue, séparée de la société, dont elle conserve tout, y compris la division dominante : les parents pauvres partent à la retraite, s'opposant de leur poids énorme à l'offensive de la vie dans ces catacombes qui conduisent aux sarcophages ; les autres, à la gestion des Etats, au gouvernement des entreprises, en passant par la direction de la culture, miroir sale où on embaume leur image, sont momifiés au sommet de la pyramide.

Après une grossesse d'une dizaine d'années seulement, l'esprit a accouché de la jeunesse post-wertherienne en 1968. Entre la puberté et la maturité s'est glissé un âge bâtard, l'adolescence. Non seulement cette société gouvernée par des vieillards a institué des activités pour adolescents, mais des lieux pour adolescents, une musique pour adolescents, un mode de vie pour adolescents, des marchandises spécifiques pour ces assistés ; aujourd'hui des banques s'évertuent dans leurs publicités à séduire des adolescents de 13 ans. Fils d'ouvriers et fils de cadres sont habillés avec le même uniforme, spécialement conçu pour leur âge. L'adolescence est devenue l'apprentissage de la soumission et de la misère, sorte d'antichambre honteuse de la survie, où fanent pêle-mêle dans une indigence préventive, les pousses de valets et de gueux. Là s'apprend à respirer sans communiquer, à supporter d'être enchaînés les uns aux autres en se consolant de se frotter les uns aux autres, là s'apprennent à endurer, même à justifier, l'impuissance et la bassesse. Avant d'avoir fait le premier choix, une multitude de choix vous a déjà faits, avant même d'être gueux ou valet, on est adolescent. A la puberté les enfants pénètrent désormais dans un enclos, où ils bêlent en semi-liberté, en broutant du conformisme. Délivrés de la famille, ils lui demeurent assujettis. "... ils sont même séparés de leurs propres enfants, naguère encore la seule propriété de ceux qui n'ont rien. On leur enlève, en bas âge, le contrôle de ces enfants, déjà leurs rivaux, qui n'écoutent plus du tout les opinions informes de leurs parents, et sourient de leur échec flagrant ; méprisent non sans raison leur origine, et se sentent bien davantage les fils du spectacle régnant que de ceux de ses domestiques qui les ont par hasard engendrés : ils se rêvent les métis de ces nègres-là. Derrière la façade du ravissement simulé, dans ces

couples comme entre eux et leur progéniture, on n'échange que des regards de haine."

L'attente dans l'antichambre de la vie est encore artificiellement prolongée, par les études. Ainsi, en Allemagne est-il fréquent de rencontrer des adolescents de 30 ans, parfois de 35 ans. Comme il existe des gueux et des valets, la jeunesse est divisée entre ceux qui se préparent à devenir valets et ceux qui sont déjà gueux. Les étudiants sont les premiers. C'est une fausse jeunesse, une jeunesse vieille. Dix ans après "De la misère en milieu étudiant" elle n'a pas réussi à invalider ce pamphlet. Si ce n'est que les étudiants sont aujourd'hui massivement résignés au malaise qui y est évoqué et au mépris grandissant dont ils font l'objet. Mais accepter un apprentissage si long de la soumission qu'il dure parfois au-delà de la moitié de l'existence ne les laisse pas indemnes. Ils en sortent légumes. Ils ont laissé passer la passion et les choix. Ils ont des grosses têtes d'enfants sur des corps d'adultes vides. Fatigués par cet interminable lavage de cerveau ralenti, complètement domestiqués, habitués même à leur insatisfaction, ils aspirent déjà, après tant d'irrécupérable retard, à une retraite anticipée. Ainsi fuient-ils à leur tour la vie, qui si longtemps les avait fuis.

En 1968, dans le monde entier, ils ont été la protestation qui a recouvert de son spectacle strident le grondement profond de la révolte, comme en 1848, la protestation bourgeoise masquait partiellement la naissance et la colère du prolétariat urbain. Ils veulent que ce monde change, à condition que l'université et la carrière à laquelle elle les destine restent. Car la première bassesse qui leur a été profondément inculquée, c'est que leurs privations actuelles ne sont qu'investissement ; au-delà de la respiration qu'ils retiennent sont fortune et puissance. Ils apprennent à être "raisonnables", "réalistes". La seule raison de se révolter qu'ils supposent dans le monde est la leur : la peur de rater le débouché. Aussi, depuis 1968, formulent-ils leurs revendications, audibles et décentes, dans la langue de cette peur, un certain scoutisme, agrémenté d'un léninisme certain. Depuis dix ans, ces revendications constituent les débats les plus graves mis en scène par la pensée dominante.

Car cette adolescence prolongée couvait son ennemie, l'adolescence précoce, qui en 1968 était encore en enfance, en nourrice. Comme l'estudiantisme prolonge l'adolescence vers le haut, l'avancement continu de la puberté, dont je ne connais pas vraiment

les raisons, la prolonge vers le bas. Aux étudiants de 35 ans, il faut aujourd'hui opposer l'existence de grand-mères de 16 ans ; aux deux Allemagne, premier pays où la population régresse et donc patrie moderne de la vieillesse, il faut opposer le Nicaragua, où la moitié de la population a moins de 15 ans et le troisième quart entre 15 et 25 ; et aux ratiocinants futurs valets contestataires de 1968, les enfants sauvages et spontanés, déjà gueux, de 1978. Non, la jeunesse n'est plus ce qu'elle était : non seulement s'y est développée monstrueusement une adolescence séparée de la maturité comme de l'enfance, mais cette adolescence ne cesse de se prolonger dans l'âge adulte tout en repoussant l'enfance vers le ventre de la mère (un marchand de jouets se lamentait récemment que son marché perdait un an d'âge tous les cinq ans : si par exemple il y a 25 ans on pouvait vendre des jouets pour des enfants de 15 ans, on ne peut plus en vendre aujourd'hui pour des enfants de plus de 10 ans) ; non seulement cette adolescence s'est manifestée en tant que telle dans l'histoire, mais elle s'y est manifestée scindée en deux. Ainsi, dix ans après l'arrivée en fanfare de l'adolescence prolongée dans l'histoire, par la révolte, la talonne impitoyablement, par la révolte, l'adolescence précoce.

Les adolescents qui ne sont pas étudiants n'ont pas appris la soumission, même naïve, de ces aînés. Ils sont spontanément gueux. Partout, ils forment des bandes. La banlieue et le supermarché sont leur école ; l'école, qu'ils délabrent, leur prison ; la famille, qu'ils fuient, leur passé ; la rue, leur perspective ; la délinquance est leur gloire et leur honneur, la drogue leur défi, la prostitution leur vice. Ce n'est peut-être pas le cas de tous, ou même de la majorité, mais ce mépris et la bravade de la loi est le trait saillant des jeunes de notre époque.

Car la loi les ignore. Elle tient pour responsables leurs parents. Ceux-ci, ligotés dans la torpeur de leur survie, de plus en plus impuissants et irresponsables d'eux-mêmes, bien plus encore de ceux dont ils ont la charge, ignorent devant la loi et devant autrui, devant leurs miroirs mêmes, vers où leur engeance, devenue criminelle, s'est échappée. Les législateurs font l'autruche. Admettre qu'un enfant de dix ans serait responsable de ses actes ne signifierait pas seulement rabaisser l'âge adulte légal (aussi absurdement ramené à 18 ans dans la vieille Allemagne que maintenu à 21 dans le jeune Nicaragua). Mais il faudrait alors admettre qu'à 10 ans on choisit, on décide, on légifère même aussi ; qu'à 10 ans on baise ou on aime ; que par conséquent, l'adolescent innocent, dont l'innocence est carcéralement prolongée

par la morale du spectacle, l'humanisme de pacotille et les "études", est un mutilé ; enfin, que toute forme d'éducation scolaire, quelle que soit son contenu, n'a pour intérêt et conséquence que cette mutilation. Comme d'accorder le droit de vote aux pauvres du XVIIIe siècle, aux femmes du XIXe, et aux noirs en Afrique du Sud, le fait d'avancer la majorité au moment où l'enfant est capable de remplir un caddy et de payer son contenu serait probablement une victoire des valets. Mais le goût de la conservation et la crainte de réformes imprévisibles qui interdisent à la domesticité régnante d'accorder ces droits de cité, suscitent parmi les exclus la critique bien plus dangereuse de tous les aspects de cette domesticité régnante.

A New York, raconte un des films ironiques de Paul Morrissey, des bandes d'adolescents précoces se disputent le marché de la drogue. Des enfants de 14 ans y implorent leurs cadets de 12 ans de les accepter dans ces bandes ; en vain, car à 14 ans, si l'on tue, on est interné, alors qu'à 12 ans on est relâché avant même le début de l'enquête. Les enfants ont cessé d'être des auxiliaires d'adultes, soumis par la gifle ou le fouet. Ils ont aujourd'hui des armes à feu, que, plus habiles et plus mobiles que leurs aînés, ils apprennent à manier avec d'autant plus d'insouciance qu'ils jouissent d'une impunité relative. A New York, des bandes d'enfants se sont mises à leur compte, et passent sous la loi. En Centrafrique et au Nicaragua, les enfants en sont déjà à attaquer l'Etat. L'Etat, victime de l'insuffisance de ses lois, est obligé de les tuer. En Centrafrique, ce phénomène absolument nouveau de notre temps a pu être maquillé en scandale, dont le chef d'Etat a été tenu responsable ; au Nicaragua, où la révolte n'a pu être étouffée ni dans la rue ni dans l'information, la propagande ennemie a transformé les acteurs, adolescents précoces, en auxiliaires de leurs parasites, adolescents prolongés.

Ainsi trônent au sommet d'une pyramide vacillante, de vieux valets auxquels rien ne répugne pour conserver leur livrée ; la pierre de cette pyramide est constituée par des esclaves hallucinés et anesthésiés, séparés et collés par le ciment d'un esprit qu'ils y ont mis et qui leur échappe ; et ce sont des morts en Iran et des enfants au Nicaragua qui mènent seuls la révolte contre ce masque hideux qu'est devenue la société des hommes en 1978.

Ce monde, à la vérité, semble issu directement d'un genre littéraire-cinématographique appelé "l'horreur" (non pas pour décrire sa propre pauvreté, car les auteurs de ce genre n'ont pas cette ironie, et

encore moins de lucidité) et qui mérite une brève parenthèse. La révolte des morts-vivants, la guerre des enfants contre les adultes, en sont des thèmes-vedettes. Ces prémonitions passent pour fruits de la plus pure imagination. Mais on ne peut écrire que ce qui est là. Et "horreur" ou "science-fiction", les mal-nommées, ne peuvent se lire que comme les tristes rêveries d'un cauchemar de masse, comme image déformée ou balbutiement maladroit et frustré des psychoses les plus généralisées. Aussi horreur et science-fiction cherchent-elles à brouiller leurs sources, à isoler un détail de l'horreur ou de la science ou de la fiction de cette société, ce qui en même temps le rend improbable et magnifique, inattaquable et éternel. Les morts-vivants, par exemple, s'y révoltent contre tous les vivants, les enfants contre tous les adultes, sans cause. Mais en Iran, les morts étaient divisés, tous n'étaient pas martyrs, et au Nicaragua, les enfants étaient divisés, tous n'étaient pas gueux ; en Iran, les morts ont soulevé et non combattu la plupart des vivants, et au Nicaragua, les enfants ont soulevé et non combattu la plupart des adultes.

Les adolescents précoces révoltés du Nicaragua sont encore plus terrifiants que les morts-vivants d'Iran. Car les martyrs d'Iran ne servent leur parti qu'une fois, le jour du deuil, et peuvent ne pas transmettre leur virus ; alors que les enfants du Nicaragua, sans nombre, sont inexterminables et ont, au sens le plus propre du terme, toute la vie devant eux. Ainsi l'extermination de Septembre n'aura pas eu sur ce grand corps bouillonnant plus d'effet qu'une grosse saignée, entraînant un bref assoupissement.

Voici ce que la révolte de cette adolescence précoce révèle de nouveau : jamais des acteurs aussi jeunes n'avaient forgé l'histoire. Les rois mineurs étaient des potiches, et les enfants des mines de charbon anglaises, du bétail. Ceux du Nicaragua sont la première menstruation gueuse, la mue de la conscience. Les premiers gueux modernes sont ceux de 1978. Et au Nicaragua, ils n'ont même pas attendu la puberté pour porter les armes contre le vieux monde. L'adolescence précoce est la forme la plus nouvelle, dans l'histoire et dans la vie, de la révolte des gueux.

Car ce que 1968 avait déjà indiqué, mais ce que 1978 a réalisé, c'est qu'on ne passe plus d'une génération à l'autre. Le cercle de fer de la famille, qui protégeait ce passage, a fondu. Jadis, un prince de dix ans et un esclave des mines de charbon de dix ans ressemblent plus à leurs parents qu'ils ne se ressemblent entre eux ; aujourd'hui, n'importe

quel enfant de dix ans ressemble plus à n'importe quel autre enfant de dix ans qu'à sa propre mère. L'ennemi s'efforce de démentir cette tendance par des contre-exemples encore nombreux : "amongst them were those with extraordinary political maturity, like the nine-year-old Luis Alfonso Velasquez who led the primary school children's Movimiento de Educacion Primeria" ; ce Movimiento est évidemment une organisation sandiniste. Voilà la société que combattent aujourd'hui les gueux : à 9 ans, on peut déjà y être politicien, récupérateur, salope ; et voilà l'exception présentée comme la règle : à 9 ans, on est déjà sandiniste, à l'âge de l'adolescence précoce, certains sont déjà adolescents prolongés, comme si c'était un mieux ; ce bouffon paradoxe vise à annexer l'adolescence précoce à l'adolescence prolongée, la première devenant la forme sous-développée de la seconde. Mais non, désormais les plus nombreux vieillissent avec leur génération ou meurent avant. Chacun emporte, à travers son vieillissement les tares de l'apogée de sa génération, et l'apogée d'une génération est le moment de sa révolte. Bientôt on ne dira plus, untel est vieux, untel est jeune, mais untel est de la génération de 1945, untel de la génération de 1968 et untel de la génération de 1978. Il est facile en 1968 de constater à quel point la génération de 1945 était tarée, elle qui ne s'était jamais révoltée ; et en 1978, première génération bien cloisonnée, entièrement urbaine, celle de 1968 avait aggravé les tares de son adolescence prolongée ; on ose à peine imaginer les tares monstrueuses, en 1988, d'une génération qui a connu son apogée dans l'adolescence précoce, si ces enfants de 1978 devaient être battus ou récupérés. On comprend qu'ils aient été si nombreux à préférer mourir.

Pour l'ennemi, il n'y a toujours, conception désormais vieillie, qu'une jeunesse. C'est celle de 1968. C'est l'adolescence prolongée. Au Nicaragua, cette adolescence prolongée, infime minorité, est représentée par les sandinistes. C'est pourquoi, nulle part plus que dans les deux Allemagne, où l'adolescence précoce est une infime minorité, les sandinistes n'ont été applaudis par toute la jeunesse. Dans la perspective écrasée de ces régions du monde, sous-développées au point de n'avoir pas encore fait éclore leur adolescence précoce, Allemagne, Russie, Amérique du Nord, Europe, on a vu, au Nicaragua du sang jeune qui coule et des têtes jeunes qui triomphent ; et comme c'est dans la perspective de ces régions-là que l'ennemi médiatise l'information du monde, il a amalgamé le sang des adolescents précoces et les têtes sandinistes ; ainsi, la révolte des enfants du Nicaragua est apparue au monde comme la révolte des guerilleros

sandinistes. Ainsi le terme "muchachos" a été repris avec enthousiasme par le parti valet : déjà il gommait le terrifiant "niños" de Matagalpa, horreur de tous les adultes ; puis surtout, en servant à désigner les auxiliaires les plus jeunes des sandinistes, il transformait implicitement toute l'adolescence précoce en auxiliaire de l'adolescence prolongée, recousant leur unité : si les sandinistes conduisent les muchachos, les étudiants de 1968 réussissent enfin le soulèvement qu'ils ont toujours manqué.

Car le Nicaragua de 1978 est bien la vérité de 1968, 1968 réalisé. Pour les adolescents prolongés, du Nicaragua à l'Allemagne, c'est la réconciliation tant attendue avec le monde contre lequel ils protestaient il y a dix ans, le débouché, le fruit tardif des études : on peut gérer en étant révolutionnaire. Seulement pour que les sandinistes soient "révolution-naires", les adolescents prolongés du monde entier sont obligés de compter les adolescents précoces du Nicaragua pour du beurre, et les 5 000 morts de Septembre comme un accident, déplorable, du à quelque insensibilité mercantile du gouvernement des Etats-Unis, et non pas comme une condition sine qua non des sandinistes pour arriver à la gestion des affaires. En 1978, la génération protestataire de 1968, par le conservatisme étatique et le cynisme politicien des sandinistes, se donne enfin les moyens, aux dépens du puissant mouvement de la génération qui lui succède, de réaliser l'objet de tous ses verbiages, son idéal de 1968 : arrêter l'histoire, non pas sur la génération de 1945, mais un cran plus loin, sur elle.

Les gueux de 1978 ont également dépassé ceux de 1968 : ils sont débarrassés du légalisme, ils sont débarrassés de l'ouvriérisme. Leurs terrains de bataille sont plus loin du centre du monde que Prague et Paris, mais ils sont aussi moins entravés par la tradition, plus vastes. Ils sont plus neufs et plus nombreux, plus bruyants, mais ne parlent plus la même langue que leurs ennemis dont ils ne se méfient pas encore assez. Ils sont plus offensifs, plus jeunes et plus hardis. Seule la jeunesse avortée de 1968 est capable, aujourd'hui, d'écraser la chrysalide avant l'envol.

Dix ans après la révolte de l'adolescence prolongée, qui l'a consacrée, a donc eu lieu le soulèvement de l'adolescence précoce, devenant à son tour autonome. La révolte de l'adolescence prolongée s'avère avoir été le jeu d'enfant du soulèvement de l'adolescence précoce. Et les justifications et les insuffisances de l'adolescence

prolongée vaincue vont désormais servir d'idéologie, comme la néo-religion en est l'expression en Iran, pour vaincre cette adolescence précoce sans théorie. Jamais encore le vieux monde n'a eu un assaillant aussi jeune ; et jamais non plus un dernier rempart aussi jeune. La jeunesse a perdu son unité, qui était sa virginité. Pour la première fois, deux générations sont déjà ennemies avant que la plus vieille ne soit adulte. Au Nicaragua, celle de 1968 va enfin décrocher le diplôme qui récompense sa longue marche à travers ses études falsifiées ; celle de 1978 a remis le feu au monde, transformant l'esprit objectif que sa récupératrice devancière idolâtre, en petit bois, par la hache que craindra toujours sa récupératrice devancière, la passion.

